

INCARNATIONS

TRANSNATIONALES



awid

INCARNATIONS TRANSNATIONALES

2022



Les féministes affirment depuis longtemps que le privé et le personnel sont politiques. Le festival **Crear, Résister, Transform** a créé des espaces de discussion permettant aux féministes d'aborder les questions relatives au corps, au genre et aux sexualités, et a exploré les interconnexions entre ces questions qui sont à la fois des expériences profondément incarnées et un terrain où les droits sont constamment contestés et menacés dans la société.

Le pouvoir des mouvements féministes repose sur la façon dont nous organisons et menons des actions coordonnées, non seulement au sein de nos propres communautés et mouvements, mais aussi pour des causes et aux côtés de groupes alliés œuvrant en défense de la justice sociale. Cet espace a permis aux mouvements de partager et de renforcer mutuellement leurs stratégies d'organisation et leurs tactiques.

La pandémie sanitaire mondiale liée au COVID-19 a mis en évidence les échecs du capitalisme néolibéral comme jamais auparavant, révélé les fissures de nos systèmes ainsi que souligné la nécessité et les possibilités de forger de nouvelles réalités. La reprise économique et sociale féministe doit être le fruit de notre travail commun à toutes. Cette édition du journal, en partenariat avec **Kohl : a Journal for Body and Gender Research** (Kohl : une revue pour la recherche sur le corps et le genre) explorera les solutions, propositions et réalités féministes afin de transformer notre monde actuel, nos corps et nos sexualités.

awid

TABLE DES MATIÈRES

Note des éditeurices <i>Chinelo Onwualu et Ghiwa Sayegh</i>	5
Créer Résister Transform : visite guidée du Festival <i>Ghiwa Sayegh</i>	10
Sextoter comme une féministe : humour et révolution féministe numérique <i>Chinelo Onwualu</i>	14
Communiquer le désir et autres pratiques politiques incarnées <i>avec Manal Tamimi, Lindiwe Rasekoala et Louise Malherbe Crédit podcast : Zuhour Mahmoud</i>	23
Ishtar sur pellicule <i>Hind et Hind</i>	32
Illumination par la lumière de la pleine lune : une expérience BDSM africaine <i>Akosua Hanson</i>	46
Désintégration <i>Ester Lopes</i>	55
Mangue <i>Jurema Araújo</i>	60
La joie dans le monde : six questions à Naïké Ledan <i>Naïké Ledan entretien mené par Chinelo Onwualu</i>	67
Incarner un plaisir en pleine conscience des traumatismes <i>Tshegofatso Senne</i>	74
Hôpital <i>Photos de Mariam Mekiwi</i>	86
Une conversation qui émeut <i>Yannia Sofía Garzón Valencia</i>	91
Impression collective d'amour <i>La conspiration du cercle des écrivain-e-s Wazina Zondon</i>	100
Remerciements	108

NOTE DES ÉDITEURICES DES MOTS PERDUS



Chinelo Onwualu



Ghiwa Sayegh

*« Lorsque nous avons désespérément besoin de changement, comme c'est le cas dans la maladie et l'insurrection, notre langage se vide de sa complexité et se réduit à l'essentiel... Mais à mesure que la maladie et la révolution persistent, le langage fabriqué en elles et à leur sujet s'approfondit, laisse entrer plus de nuances, absorbé par l'expérience profondément humaine qu'est de rencontrer de ses propres limites sur le site de la fin du monde. »
Johanna Hedva (<https://getwellsoon.labr.io/>)*

Lorsque nous avons commencé à imaginer un tel numéro avec Nana Darks, à l'approche du festival Crear | Résister | Transform : un festival dédié aux mouvements féministes ! de l'AWID, nous sommes parti·e·s d'une question qui relève davantage d'une observation de l'état du monde – un désir de déplacer le terrain : pourquoi nos sexualités et nos plaisirs continuent-ils d'être apprivoisés et criminalisés, alors même qu'on nous répète sans cesse qu'ils n'apportent ni valeur ni progrès? Nous sommes arrivé·e·s à la conclusion que lorsqu'elles sont incarnées, quelque chose dans nos sexualités va à l'encontre d'un ordre mondial qui continue à se manifester par des contrôles aux frontières, des apartheid vaccinaux, un colonialisme d'occupation, un nettoyage ethnique et un capitalisme rampant. Pouvons-nous donc parler du potentiel perturbateur de nos sexualités? Pouvons-nous encore le faire lorsque, pour être financé·e·s, nos mouvements sont cooptés et institutionnalisés?

Lorsque notre travail incarné devient un profit entre les mains de systèmes que nous cherchons à démanteler, il n'est pas étonnant que nos sexualités et nos plaisirs soient une fois de plus relégués à la marge – surtout lorsqu'ils ne sont pas assez rentables. À plusieurs reprises au cours de la production de ce numéro, nous nous sommes demandé ce qui se passerait si nous refusions de nous plier aux services essentiels du capitalisme. Mais pouvons-nous oser poser cette question, lorsque nous sommes épuisé·e·s par le monde? Peut-



“

Pourquoi nos sexualités et nos plaisirs continuent-ils d'être apprivoisés et criminalisés, alors même qu'on nous répète sans cesse qu'ils n'apportent ni valeur ni progrès?

être que nos sexualités sont si facilement rejetées parce qu'elles ne sont pas considérées comme des formes de soins. Peut-être que ce dont nous avons besoin, c'est de réimaginer le plaisir comme une forme de soin radical – un soin qui est également anticapitaliste et anti-institutionnel.

Alors que nous entrons dans notre deuxième année complète de pandémie mondiale, notre approche des incarnations transnationales a dû se concentrer sur un seul constat politique : prendre soin est une forme d'incarnation. Et parce qu'à l'heure actuelle, une grande partie de notre travail se fait sans tenir compte des frontières entre nous et en nous-mêmes, nous sommes toustes incarné·e·s de manière transnationale – et nous échouons toustes. Nous

ne parvenons pas à prendre soin de nous-mêmes et, plus important encore, à prendre soin les un·e·s des autres.

Cet échec n'est pas de notre fait.

Beaucoup de nos parents considéraient le travail comme une transaction, quelque chose à donner en échange d'une compensation et d'une garantie de soins. Et bien que cet échange n'ait pas toujours été respecté, nos parents ne s'attendaient pas à ce que leur travail les comble. Iels avaient leurs loisirs, leurs passe-temps et leurs communautés pour cela. Aujourd'hui, nous, leurs enfants, qui avons été conditionné·e·s à penser que notre travail est intimement lié à notre passion, n'avons pas de telles attentes. Nous considérons le travail et les loisirs comme une seule et même chose. Pour un trop grand nombre d'entre nous, le travail en est venu à incarner tout notre être.

Cependant, le capitalisme hétéropatriarcal ne nous valorise pas, et encore moins notre travail ou nos sexualités. C'est un système qui ne fera qu'exiger toujours plus, jusqu'à votre mort. Et quand vous mourrez, il vous remplacera par quelqu'un·e d'autre. L'attente d'être en ligne 24 heures sur 24 signifie que nous ne pouvons tout simplement pas nous échapper du travail, même lorsque nous le souhaitons. Cette commercialisation du travail, qui le dissocie de la personne, a infiltré tous les aspects de nos vies et se perpétue même dans les milieux les plus féministes, les plus radicaux et les plus révolutionnaires.

Les attentes capitalistes ont toujours été particulièrement pernicieuses pour les corps qui ne correspondent pas à leur idéal. Et ceux qui cherchent à consolider leurs pouvoirs ont utilisé la pandémie comme une occasion de cibler les femmes, les minorités sexuelles et toustes ceux qu'ils considèrent comme des moins que rien.

Ce numéro spécial existe à cause, et certainement en dépit, de cela.

Presque tous les contributeur·ice·s et membres du personnel se sont surpassé·e·s. Chaque article est le fruit d'une passion, mais aussi d'un incroyable épuisement. De manière très concrète, ce numéro est une incarnation du travail transnational – et dans le monde numérique dans lequel nous vivons, tout travail est devenu un travail transnational. Alors que nous devons faire face à de nouvelles frontières qui ne brisent pas un ordre ancien mais le réifient, nous avons fait l'expérience directe, aux côtés de nos contributeurs, de la façon dont le capitalisme épuise nos limites – comment il devient difficile de construire des arguments cohérents, en particulier lorsque ceux-ci sont soumis à une date limite. Nous avons collectivement perdu les

“

Nous avons collectivement perdu les mots – parce que nous sommes perdu·e·s pour les mondes.

mots – parce que nous sommes perdu·e·s pour les mondes.

Se sentir perdu et seul dans le monde du capitalisme hétéropatriarcal est exactement la raison pour laquelle nous devons réévaluer et repenser nos systèmes de soins. À bien des égards, nous avons transformé ce numéro en une mission visant à trouver du plaisir dans les soins. Parce qu'il est devenu plus difficile de construire des arguments cohérents, les moyens visuels et créatifs sont passés au premier plan. Nombreux·ses sont ceux qui, ayant l'habitude d'écrire, se sont tourné·e·s vers ces médias pour produire des connaissances et couper court au brouillard mental qui nous a toustes enveloppé·e·s. Nous avons fait intervenir d'autres voix, en plus de celles que vous avez entendues au festival, afin d'ouvrir de nouvelles conversations et d'élargir nos horizons.

Alors que nous sommes privé·e·s de nos mots, il est de notre devoir politique de continuer à trouver des moyens de nous maintenir et de prendre soin de nous-mêmes et des autres. Une grande partie de nos réalités actuelles tente de nous effacer et de nous déplacer, tout en continuant à exploiter notre travail. Notre incarnation, par conséquent, devient une forme de résistance; c'est le début de nous-mêmes trouvant notre voie en dehors et en dedans de nous.



Crear | Résister | Transform : visite guidée du Festival



Ghiwa Sayegh est une écrivaine anarcho-queer, éditrice indépendante et archiviste. Elle est la rédactrice fondatrice de Kohl : la Revue de Recherche sur les Corps et le Genre et la cofondatrice d'Intersectional Knowledge Publishers. Elle a une maîtrise en études de genre de l'Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis. Elle est passionnée par la théorie queer, les circulations transnationales et les histoires imaginaires ou inconnues. Ses influences sont Audre Lorde et Sara Ahmed.

Alors que le capitalisme hétéropatriarcal s'acharne à nous contraindre au consumérisme et à la conformité, nous constatons que nos luttes sont cloisonnées et séparées par des frontières aussi bien physiques que virtuelles.

Avec les défis supplémentaires d'une pandémie mondiale à surmonter, cette stratégie du « diviser pour mieux régner » a favorisé l'expansion de l'exploitation dans de nombreux domaines.

Malgré tout, du 1er au 30 septembre 2021, le festival **Crear | Résister | Transform** : un festival dédié aux mouvements féministes ! de l'AWID nous a emmené·e·s à la découverte de ce que cela signifiait d'incarner nos réalités dans des espaces virtuels. Lors du festival, des activistes féministes du monde entier se sont réuni·e·s non seulement pour partager des expériences de libertés, de résistances et de solidarités transfrontalières durement gagnées, mais aussi pour exprimer ce à quoi pourrait ressembler une forme transnationale d'unité.

C'est précisément cette unité qui a le potentiel de dépasser les frontières, permettant de tisser une vision de l'avenir qui est transformatrice parce qu'abolitionniste et anticapitaliste. À travers des infrastructures numériques que nous avons investies avec notre queerness, notre résistance et nos imaginaires, le

festival a présenté un moyen de se détourner des systèmes qui nous rendent complices de l'oppression des autres et de nous-mêmes.

Si Audre Lorde nous a appris que « les outils du maître ne détruiront jamais la maison du maître », Sara Ahmed nous a montré en revanche que nous pouvons en faire mauvais usage. Le fait d'avoir à créer un espace de rassemblement, en dépit de toutes les autres contraintes pesant sur nos emplois du temps, nous a permis d'imaginer une façon de rompre avec la réalité du capitalisme hétéro-patriarcal.

Maintenant, si nous comprenons le rassemblement comme une forme de plaisir, il devient alors possible de faire le lien entre le plaisir transgressif et la résistance transnationale/transdigitale; entre les types de plaisir qui bousculent les frontières d'une part, et la queerness, la théâtralité, la lutte pour la terre et les autochtones, l'anticapitalisme et l'organisation anticoloniale d'autre part.

La présente édition a tenté de donner une idée de la manière dont l'exercice de rassemblement du festival a revêtu de multiples formes et imaginations. Au-delà des collaborations directes avec certain-e-s de ses orateurices et rêveur-se-s, nous avons fait appel à une pléthore d'autres voix du Sud mondial pour aborder plusieurs de ces sujets et thématiques. Vous trouverez ci-dessous une carte de certains des panels du festival qui nous ont le plus inspiré-e-s.



“

si nous comprenons le rassemblement comme une forme de plaisir, il devient alors possible de faire le lien entre le plaisir transgressif et la résistance transnationale/transdigitale; entre les types de plaisir qui bousculent les frontières d'une part, et la queerness, la théâtralité, la lutte pour la terre et les autochtones, l'anticapitalisme et l'organisation anticoloniale d'autre part.

**Plénière | La révolution sera féministe
— ou il n’y aura pas de révolution**
avec Manal Tamimi, Bubulina Moreno,
Karolina Więckiewicz et Anwulika Ngozi
Okonjo.

[YOUTUBE](#)
[SOUNDCLOUD](#)

**Plénière | Le plaisir au-delà
des frontières**
avec Lindiwe Rasekoala,
Lizzie Kiama, Jovana
Drodevic et Malaka Grant.

[YOUTUBE](#)
[SOUNDCLOUD](#)

**Plénière | « Elle est en chemin
» : Alternatives, féminismes et
autre monde**
avec Dre Vandana Shiva, Dre Dilar
Dirik et Nana Akosua Hanson.

[YOUTUBE](#)
[SOUNDCLOUD](#)

**Table ronde | Terres et territoires
libérés : une conversation
panafricaine**
avec Luam Kidane, Mariama Sonko,
Yannia Sofia Garzon Valencia et
Nomsa Sizani.

[YOUTUBE](#)
[SOUNDCLOUD](#)

**Plénière | S'organiser pour
gagner!**
avec Nazik Abylgaziva, Amaranta
Gomez Regalado, Cindy Weisner
et Lucineia Freitas.

[YOUTUBE](#)

**Table ronde | Féminisme « non »
inclusif : Les filles sans voix dans le
mouvement féministe haïtien**
avec Naike Ledan et Fédorah
Pierre-Louis

[YOUTUBE](#)
[SOUNDCLOUD](#)



SEXTOTER COMME UNE FÉMINISTE : HUMOUR ET RÉVOLUTION FÉMINISTE NUMÉRIQUE

Chinelo Onwualu

Chinelo Onwualu est une conseillère éditoriale ayant près de 10 ans d'expérience dans l'élaboration de communications stratégiques pour des organisations à but non lucratif du monde entier. Elle a notamment travaillé pour ActionAid Nigeria, The BBC World Trust, Open Society Initiative for West Africa (OSIWA) et l'AWID. Elle est titulaire d'un master en journalisme de l'Université de Syracuse et a travaillé comme rédactrice, editrice et chercheuse au Nigeria, au Canada et aux États-Unis. Elle est également l'editrice non-romanesque du magazine *Anathema* et cofondatrice d'*Omenana*, un magazine de fiction spéculative africaine. Ses nouvelles ont été publiées dans plusieurs anthologies primées et elle a été nommée pour les British Science Fiction Awards, les Nommo Awards for African Speculative Fiction et le Short Story Day Africa Award. Elle est originaire du Nigeria mais vit à Toronto avec son compagnon et son enfant.



Le 2 septembre 2021, les géniales féministes et activistes pour la justice sociale du festival de l'AWID Crear | Résister | Transformer se sont retrouvées, non seulement pour mettre en commun leurs stratégies de résistance, cocréer et transformer le monde, mais également pour parler crûment sur Twitter.

Nana Darkoa Sekyiamah, cofondatrice du blog [Adventures From The Bedrooms of African Women](#) et autrice de [The Sex Lives of African Women](#), menait l'exercice, épaulée par la plateforme numérique panafricaine *womanist* queer [AfroFemHub](#), pour poser la question suivante : Comment pouvons-nous, de manière sûre et consensuelle, explorer notre plaisir, nos désirs et nos fantasmes par textos?

En deux mots : comment textote une féministe?

Je pense que c'est une question de très haute importance, parce qu'elle porte sur la question plus large de la navigation en ligne selon un point de vue féministe. Avec le capitalisme, le langage autour des corps et du sexe peut être déshumanisant et perturbant, et aborder le plaisir sexuel sur le numérique peut sembler devoir prendre une tournure performative. Donc, trouver des manières d'examiner comment nous faisons part de notre désir, qu'elles soient à la fois affirmatives et enthousiastes, peut repousser les modèles dominants de présentation et de consommation, et se réappropri-er ces espaces comme autant de lieux d'un engagement authentique, prouvant que les sextos devraient tous être justement ça : féministes.

En outre, permettre aux conversations féministes d'incarner leur côté ludique dans les conversations en ligne contribue à recadrer le récit populaire

“

Donc, trouver des manières d'examiner comment nous faisons part de notre désir, qu'elles soient à la fois affirmatives et enthousiastes, peut repousser les modèles dominants de présentation et de consommation, et se réappropri-er ces espaces comme autant de lieux d'un engagement authentique, prouvant que les sextos devraient tous être justement ça : féministes.

selon lequel les interventions féministes sont tristes et austères. Mais nous le savons bien : s'amuser fait partie de notre politique, et est inhérent à ce qu'être féministe veut dire.

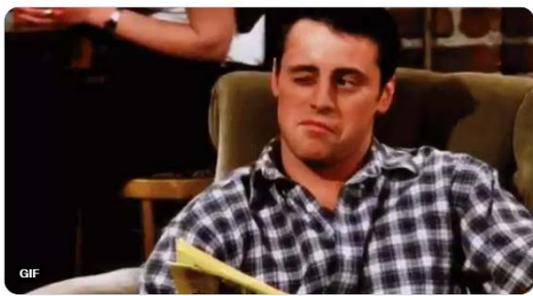
À l'aide du mot-dièse [#SextLikeAFeminist](#) des universitaires et des activistes du monde entier se sont donné rendez-vous pour partager leurs tweets féministes les plus affamés, et voici mes dix favoris.

Comme ces tweets le montrent, sextoter comme une féministe est à la fois sexy, drôle – et chaud. Mais sans jamais perdre de vue son engagement en faveur de l'équité et de la justice.

10. Dis-le-moi en vers...

 Isabel Marler
@IsabelMarler

Roses are red
Violets are blue
The revolution is coming
And so are you
[#SextLikeAFeminist](#)

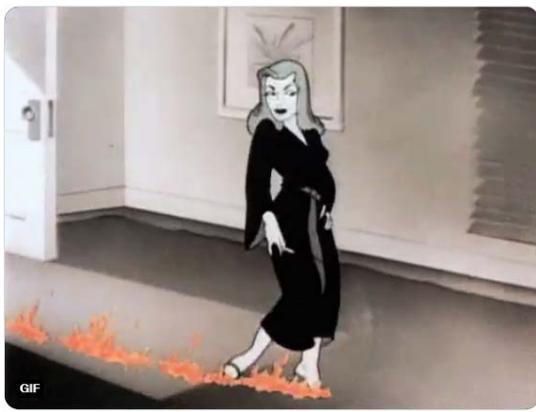


Les fleurs sont en bouton
Le printemps est ici
La révolution gronde
Et toi tu gémis
[#SextLikeAFeminist](#)

9. C'est toujours bien de définir les règles.

 Isabel Marler
@IsabelMarler

Leave your biases, preconceptions AND your clothes
at the door! [#SextLikeAFeminist](#)



Laisse tes préjugés, tes suppositions ET tes fringues à
l'entrée!
[#SextLikeAFeminist](#)

8. Quand on vient de se rencontrer et qu'on cherche par où commencer.



Marianne
@naturalfeminist

Let's take it nice and slow. Orgasms, much like feminist movement building, take time, energy & a little creativity

[#SextLikeAFeminist](#)



Prenons notre temps. Les orgasmes, comme la constitution des mouvements féministes, prennent du temps, de l'énergie et un peu de créativité.

[#SextLikeAFeminist](#)

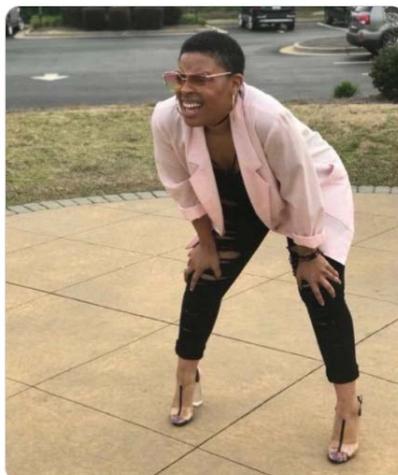
7. Montre patte blanche! Et affiche tes données...



AfroFem Hub @HOLAAfrica · Sep 2, 2021

You want this p'ssy, let me see that paper. (Seriously, where are your test results? Digital copy is fine.)

[#FeministFestival](#) [#SextLikeAFeminist](#)



Tu veux cette ch*tte? Montre-moi ton doc. (Mais vraiment, où sont tes résultats de tests? En numérique ça ira.)

[#FeministFestival](#) [#SextLikeAFeminist](#)



6. Toujours être volontaire à explorer de nouvelles expériences!



Moi : Monsieur, avez-vous essayé le pegging?
Lui : Non, madame.
Moi : Pensez-y, parce que j'aimerais bien vous baiser comme ces entreprises qui baisent leur personnel pour un salaire à peine minimum.
#FeministFestival #SextLikeAFeminist

5. L'analyse minutieuse nécessite de recourir à tous les outils à notre disposition...



Moi je préfère l'approche intersectionnelle, soit la méthode langue et doigt.
#SextLikeAFeminist

4. Les vrai-e-s féministes n'humilient pas les désirs des autres.



La révolution dans ton froc ne passera pas à la télé... sauf si ce genre de truc t'excite, ce dont on peut parler... en personne [emoji visage avec des larmes de joie].
[#SextLikeAFeminist](#)

3. Tout le monde apprécie les intentions clairement exprimées.



Personne :

Moi :

[@AWID : #SextLikeAFeminist](#)

Bae : Je veux te presser le cul aussi fort que je voudrais éjecter les misogynes hors des hiérarchies des entreprises.

2. Un indice visuel est toujours utile



« La sexualité est fluide, et là mon vagin aussi. »
#FeministFestival #SextLikeAFeminist

Et mon numéro 1. Parce que tu sais que c'est du bon quand on invoque les puissances supérieures.



« Je veux jouir tellement fort que ça réveillera mes ancêtres, qui se joindront à la lutte. »
#FeministFestival #SextLikeAFeminist



COMMUNIQUER LE DÉSIR ET AUTRES PRATIQUES POLITIQUES INCARNÉES

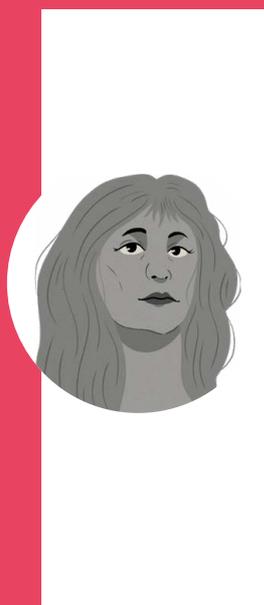
avec **Manal Tamimi**, **Lindiwe Rasekoala**
et **Louise Malherbe**

Crédit podcast : Zuhour Mahmoud

Écoutez
ici!



Louise Malherbe est une programmatrice/commissaire de films et une critique de cinéma basée à Berlin. Elle a travaillé comme programmatrice de films pour l'association Metropolis Cinema à Beyrouth et coordonne aujourd'hui le projet Reel Streams qui vise à soutenir la diffusion du cinéma indépendant dans la région arabe. Elle est responsable de la programmation du Soura Film Festival, un festival de films queer centré sur la région S.W.A.N.A., écrit des critiques de films pour Manifesto XXI et est depuis peu commissaire de films et de festivals pour Cinema Akil.



Zuhour Mahmoud est la stratège en communication de Kohl. Écrivaine, rédactrice et DJ à ses heures, elle est basée à Berlin. Son travail se concentre sur les approches critiques de la musique, de la technologie et de la politique et sur leurs cycles de vie au sein de la sphère numérique.

Manal Tamimi est une activiste palestinienne et une défenseuse des droits humains. Mère de quatre enfants, elle est titulaire d'une maîtrise en droit international humanitaire. Son activisme lui a valu d'être arrêtée trois fois et d'être blessée à plusieurs reprises, notamment avec des balles explosives réelles qui sont interdites sur le plan international. Sa famille est elle aussi prise pour cible : ses enfants ont été arrêtés et blessés à balles réelles plus d'une fois. Le dernier incident dont elle a été victime était une tentative d'assassinat contre son fils Muhammad, qui a reçu une balle dans la poitrine, près du cœur, quelques semaines après sa libération des prisons d'occupation où il avait passé deux ans. Sa philosophie de vie : « si on va me faire payer parce que je suis palestinienne et non parce que j'ai commis un crime, je refuse de mourir en silence ».



Lindiwe Rasekoala est une coach de vie spécialisée dans ce qui touche à l'intimité et au bien-être relationnel. Elle est passionnée de santé sexuelle et contribue à des contenus en ligne. Au travers de ses propres expériences et de méthodes de recherche non conventionnelles, elle pense pouvoir combler le fossé éducatif et le manque d'accès à l'information qui existent autour du bien-être sexuel. Elle contribue à diverses émissions de radio et de télévision et a suivi une formation de coach auprès de la Certified Coaches Alliance. La mission de Lindiwe est d'éradiquer les obstacles qui entravent les conversations autour du bien-être sexuel et de donner à ses client·e·s les moyens de mieux se comprendre afin qu'ils-elles puissent avoir un mode de vie et des relations plus saines et holistiques.



Incarnations transnationales

Communiquer le désir et autres pratiques politiques incarnées
avec Manal Tamimi, Lindiwe Rasekoala et Louise Malherbe

COMMUNIQUER LE DÉSIR

HÔTE: On pense souvent que la communication de notre désir se cantonne à l'intimité des quatre murs de nos chambres et à nos relations personnelles. Mais est-il également possible d'envisager ce genre de communication comme étant structurelle, une pratique qui éclairerait notre travail et la manière dont nous sommes, dont nous existons dans le monde?

LINDIWE Je pense que, malheureusement, l'expression de notre sexualité par le passé était restreinte. On était autorisées à l'exprimer dans le strict cadre du mariage, ce qui était permis, mais il y a toujours eu des tabous et une stigmatisation relative à toute autre forme d'expression. Évidemment, lorsqu'il est question de communication, le fait que certaines stigmatisations sont liées à l'expression de notre sexualité ou de nos désirs complique largement la communication dans la chambre ou de manière intime avec notre partenaire. Mon expérience personnelle me fait croire que si je suis beaucoup plus à l'aise à m'exprimer sur d'autres sujets thématiques ou sujets en dehors de la chambre, il m'est plus facile de construire cette confiance parce que je comprends la modalité de résolution de conflits avec cette personne en particulier, je comprends exactement comment rendre la communication spéciale avec cette personne. Ce n'est pas facile. C'est quelque chose que l'on fait tout au long de notre engagement, quel qu'il soit, qu'il s'agisse d'une relation durable ou que cela soit plus informel et ponctuel. Mais je crois que la confiance à l'extérieur peut assurément traduire la manière dont nous communiquons notre désir.

MANAL Depuis la petite enfance, les femmes sont éduquées à coups de « tu n'es pas autorisée à parler de ton corps, tu n'es pas autorisée à parler de ton désir », qui posent une lourde responsabilité sur leurs épaules, et particulièrement des filles à l'adolescence lorsqu'elles ont besoin de s'exprimer et de parler

“

LOUISE: on sait maintenant, grâce à Internet et au partage des connaissances, que les réalisatrices femmes et queer essaient de faire des films depuis les débuts du cinéma. On ne s'en rend compte que maintenant, parce qu'on a accès aux bases de données d'activistes, de conservatrices et de réalisatrices.

de ces questions. Donc moi, je pense que c'est un gros problème. Tu sais, je suis mariée depuis plus de 25 ans, mais encore aujourd'hui, je ne peux pas parler de mes désirs. Je ne peux pas dire ce que je veux ou ce que je préfère, parce que c'est comme si je n'étais pas autorisée à franchir cette ligne. C'est comme si c'était péché, bien que ce soit mon droit. Et c'est le cas pour toutes mes amies, elles ne peuvent pas s'exprimer de la bonne manière.

LOUISE Personnellement, je trouve que l'expression de nos désirs, de mes désirs, quelle que soit la forme que prend cette expression, a à voir avec l'autre, avec le regard que cet autre poserait sur moi. Donc c'est également quelque chose que l'on peut relier au cinéma. Et sur le regard que je poserais sur moi-même aussi : ce que je pense être en tant que personne, mais également ce que la société attend de moi et de ma sexualité. J'ai, par le passé, en quelque sorte fait l'analogie entre ce qui se passe dans la chambre et ce qui se passe sur le lieu du travail, parce qu'il y a parfois cette dynamique de pouvoir, que je le veuille ou non. Et souvent, la communication verbale est plus difficile qu'on ne le pense. Mais quand il est question de représentation dans les films, c'est alors complètement différent. Lorsqu'il est question de simplement communiquer des désirs sexuels dans la chambre ou en dehors, on est très loin de ce que je suppose que nous toutes ici voudrions voir à l'écran.

EN LIGNE ET INCARNÉ

HÔTE: On peut considérer le monde numérique comme étant incarné : alors qu'il peut être virtuel, il n'en est pas moins réel. Et cela a été clairement démontré dans le contexte du Festival des réalités féministes de l'AWID, qui s'est tenu entièrement en ligne. Qu'est-ce que cela signifie, alors, de parler de sexualité, collectivement, politiquement, dans des espaces en ligne? Est-ce que nous naviguons dans les espaces virtuels avec nos corps et nos affects? Et dans ce cas, quels sont les différents éléments à prendre en compte? Qu'est-ce que cela fait à la communication et à la représentation?

LINDIWE Les réseaux sociaux nous donnent l'impression d'être dans la communauté. Quand on exprime ce qu'on veut ou ce qu'on aime, il y a toujours une personne qui sera d'accord ou pas d'accord, mais celles qui sont d'accord vous donnent le sentiment d'appartenir à une communauté. Donc, c'est plus facile de lancer ça dans l'univers, ou au vu de tout le monde, et de potentiellement ne pas recevoir autant de jugements. Et je parle là en termes très vagues parce que, selon ce que tu exprimes, tu seras vilipendée ou célébrée. Mais quand on est

dans la chambre, il y a une certaine intimité à laquelle s'ajoute presque une vulnérabilité qui t'expose et qui expose différentes parties de toi, sur lesquelles il n'est pas aussi facile de donner son avis. Quand il est question d'exprimer ton désir, il est beaucoup plus facile d'en parler, de le dire et peut-être même de faire un tweet ou un billet sur les réseaux sociaux, ou même d'aimer et de lire ce que disent d'autres communautés qui pensent de la même manière, que de dire à ta ou ton partenaire « c'est comme ça que je veux ressentir du plaisir » ou

« voilà comment je veux que tu fasses ensuite », à cause de la peur du rejet. Mais ce n'est pas tout, rien que la vulnérabilité – de permettre à l'autre personne de te voir à nu au point de savoir à quoi tu penses, ce que tu ressens et ce que tu veux – je pense que c'est là que la différence se ferait pour moi, personnellement. Je pense que c'est beaucoup plus communautaire sur les réseaux sociaux, et c'est plus facile de se lancer dans le récit. Alors que dans la chambre, tu n'as pas forcément envie de tout gâcher. Mais je pense que ça nous aide aussi, en quelque sorte, à comprendre, selon la relation avec la personne, comment agir par la suite. Donc, je sais toujours que si j'essaie de communiquer quelque chose et que je n'y parviens pas sur le moment, je peux toujours essayer d'en parler plus tard et voir quelle est la réaction, pour savoir comment l'aborder ensuite.

“

LINDIWE: Quand tu sors de la douche, quand tu sors du bain, et que tu enduis ton corps avec du lait de toilette, regarde toutes les parties de ton corps, touche toutes les parties de ton corps, découvre là où il y a des changements, apprends à connaître ton corps de telle manière que tu sais quand un nouveau bouton apparaît sur ton genou, tu te connais si bien que tu sais qu'il y a quelques heures, il n'était pas là.

LOUISE Tu sais, la question dans les films c'est que je ne sais pas si le regard masculin est vraiment intentionnel ou pas. On n'en sait vraiment rien, en fait. Ce qu'on sait, c'est que la raison pour laquelle la sexualité en général a toujours

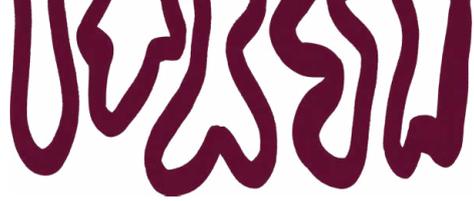
été si hétéronormative et centrée sur la pénétration et qu'elle ne donne pas de place aux femmes pour qu'elles puissent vraiment demander quoi que ce soit dans les films, c'est parce que la plupart des gens qui travaillent dans cette industrie et qui prennent les décisions en matière de, tu sais, le déroulement

de l'histoire et du montage, sont des hommes blancs. Donc, la revanche suite au viol, c'est ce genre de film très bizarre qui est apparu dans les années 1970, où pendant la moitié de l'histoire, il y aurait une femme qui est violée par une personne ou par plusieurs personnes, et dans l'autre moitié elle obtiendrait sa revanche. Donc, généralement, elle en viendrait à assassiner et à tuer les personnes qui l'ont violée, et parfois d'autres personnes de proximité. Au début de la naissance de ce genre et pendant une trentaine d'années au moins, ces films étaient produits et réalisés par des hommes. C'est aussi pour ça que nous voulons une telle représentation. Beaucoup de féministes et de pionnières dans la réalisation de films queer se sont également servies du fait de filmer pour y parvenir ainsi que pour réclamer leur propre sexualité. Je pense à Barbara Hammer, qui est une féministe et une pionnière queer du cinéma expérimental aux États-Unis, qui a décidé de filmer des femmes faisant du sexe en 16 mm et, ce faisant, réclamé un espace au sein des récits dans les films à cette époque. Il y a également la question de l'invisibilisation : on sait maintenant, grâce à Internet et au partage des connaissances, que les réalisatrices femmes et queer essaient de faire des films depuis les débuts du cinéma. On ne s'en rend compte que maintenant, parce qu'on a accès aux bases de données d'activistes, de conservatrices et de réalisatrices.

RÉSISTER FACE À LA COLONISATION

HÔTE: Ça nous permet d'ouvrir la discussion sur l'importance de maintenir nos histoires féministes vivantes. Les mondes en ligne ont également joué un rôle essentiel dans la documentation des protestations et de la résistance. Du Soudan à la Palestine et à la Colombie, les féministes ont déferlé sur nos écrans, remettant en question les réalités de l'occupation, du capitalisme et de l'oppression. Pourrions-nous alors parler de communiquer le désir – le désir de quelque chose d'autre – comme d'une décolonisation?

MANAL C'est peut-être parce que mon village ne compte que 600 habitantes et habitants et qu'il n'est constitué que d'une seule famille, les Tamimi, mais il n'y a aucun obstacle entre les hommes et les femmes. Nous faisons tout ensemble. Donc, lorsque nous avons commencé notre résistance non violente ou lorsque nous avons rejoint la résistance non violente en Palestine, il n'était nullement question de savoir si les femmes devraient ou non y participer. Nous avons assumé un rôle très important au sein de ce mouvement ici au village. Mais lorsque d'autres villages et d'autres lieux ont commencé à se joindre à nos manifestations hebdomadaires, certains hommes se sont dit que si des



femmes participaient ou rejoignaient les mobilisations, elles se battraient alors avec des soldats, signifiant qu'elles seraient des femmes faciles. Il y a eu des hommes qui n'étaient pas du village et qui ont essayé de harceler sexuellement les femmes. Mais une femme forte qui est capable de se tenir face à un soldat peut également se tenir face au harcèlement sexuel. Parfois, lorsque des femmes d'autres lieux se joignent à nos protestations, elles sont tout d'abord timides, elles n'osent pas s'approcher parce qu'il y a de nombreux hommes. Si tu veux rejoindre une manifestation, si tu veux faire partie du mouvement non violent, tu dois éliminer toutes ces restrictions et toutes ces pensées de ton esprit. Tu ne dois te concentrer que sur la lutte pour tes droits. Malheureusement, l'occupation israélienne est consciente de cette question. Par exemple, la première fois où j'ai été arrêtée, comme je porte le hijab, ils ont essayé de me l'enlever; ils ont essayé de m'enlever mes vêtements, devant tout le monde. Il y avait quelque 300 à 400 personnes, et ils ont essayé de me déshabiller. Quand ils m'ont emmenée pour l'interrogatoire, l'interrogateur m'a dit : « On a fait ça parce qu'on veut punir d'autres femmes par ton biais. On connaît ta culture. » Alors je lui ai répondu : « Je m'en fous, j'ai fait quelque chose en quoi je crois. Même si tu enlèves tous mes vêtements, tout le monde sait que Manal est en résistance. »

LINDIWE Je pense que même d'un point de vue culturel, ce qui est très ironique si on prend en compte la culture en Afrique, montrer sa peau n'était pas un problème avant d'être colonisée. Porter des peaux ou des cuirs d'animaux pour se protéger n'était pas un problème et les gens n'étaient pas aussi sexualisés, sauf dans un contexte approprié. Mais nous, nous sommes conditionnées à dire : « Tu devrais te couvrir », et dès que l'on n'est pas couverte on est exposée, et ça, c'est sexualisé. La nudité est sexualisée, contrairement à juste être nue; ils ne veulent pas qu'une petite fille soit nue. Mais quel genre de société avons-nous conditionnée pour nous-mêmes, si c'est pour sexualiser une personne qui est nue en dehors du contexte d'une relation sexuelle? Mais l'environnement joue un rôle prépondérant, parce que nos parents, nos grands-mères et nos tantes nous disent : « Ne t'habille pas de manière inappropriée » ou « Non, ça c'est trop court ». Donc, on entend ça d'abord à la maison, et ensuite quand on est exposée à l'extérieur, selon l'environnement, qu'il soit eurocentré ou plus occidentalisé que ce à quoi tu es habituée, alors tu es en quelque sorte libre d'être comme tu veux. Et même là, aussi libre que tu sois, il y a quand même beaucoup de choses qui vont avec, entre les remarques dans la rue et les gens qui continuent à sexualiser ton corps. Tu pourrais porter une jupe courte, et quelqu'un se dirait qu'il a le droit de te toucher sans ta permission. Tellement de choses sont associées avec la réglementation et le contrôle des corps des femmes, et cette rhétorique commence à la maison. Et après, quand tu vas dans ta communauté et dans la société, cette rhétorique continue et tu te rends compte que tu es sexualisée par la société dans son ensemble, particulièrement en tant que personne de couleur.

LA RÉSISTANCE EN TANT QUE PLAISIR

HÔTE: Et enfin, de quelle manière notre résistance peut-elle être davantage que ce à quoi nous sommes autorisées? Y a-t-il un endroit pour le plaisir et pour la joie, pour nous et nos communautés?

LOUISE Trouver le plaisir en tant que résistance et la résistance dans le plaisir, il y a pour moi tout d'abord cette idée du cinéma comme guérilla, ou l'ac-

“

MANAL: CUn jour, j'ai demandé à des femmes [dans une manifestation] : « Pourquoi vous rejoignez-vous ? » Et elles ont répondu : « Si les femmes Tamimi peuvent le faire, nous aussi on peut le faire ».

tion de filmer quand on ne devrait pas, ou lorsque quelqu'un t'a dit de ne pas le faire, ce qui est le cas pour de nombreuses réalisatrices femmes et queer dans le monde actuellement. Au Liban, par exemple, qui est une scène du cinéma que je connais très bien, la plupart des histoires lesbiennes que j'ai vues avaient été filmées par des étudiantes en format très court avec « aucune valeur de production » comme on le dit en Occident – ce qui signifie sans argent, à cause de la censure au niveau institutionnel, mais également au sein de la famille et de la sphère privée. À mon avis, filmer quoi que ce soit, mais aussi filmer le plaisir et le plaisir dans les histoires lesbiennes, est un acte de résistance en soi. Très souvent, s'emparer d'une caméra et trouver quelqu'un pour

le montage et quelqu'un pour jouer est extrêmement difficile et nécessite un fort positionnement politique.

LINDIWE J'ai un groupe de soutien pour les victimes de viol. J'essaie d'aider les femmes à se réintégrer d'un point de vue sexuel : vouloir à nouveau avoir des relations intimes, ne pas laisser leur traumatisme avoir une telle influence sur leur avenir. Ce n'est pas chose facile, mais c'est individuel. Donc, je commence toujours par la compréhension de son corps. Je pense que plus on le comprend et l'aime et plus on en est fière, plus on est capable de permettre quelqu'un d'autre dans cet espace. J'appelle ça « la formation à la sensualité », et je les accompagne pour qu'elles commencent à se voir non pas comme des objets sexuels, mais comme des objets de plaisir et de désir qui peuvent être inter-

changeables. Donc, on mérite de recevoir et de donner. Mais ce n'est pas simplement d'un point de vue psychologique, c'est aussi physique. Quand tu sors de la douche, quand tu sors du bain, et que tu enduis ton corps avec du lait de toilette, regarde toutes les parties de ton corps, touche toutes les parties de ton corps, découvre là où il y a des changements, apprends à connaître ton corps de telle manière que tu sais quand un nouveau bouton apparaît sur ton genou, tu te connais si bien que tu sais qu'il y a quelques heures, il n'était pas là. Donc, des choses comme ça, où je fais en sorte que les femmes s'aiment de l'intérieur, pour sentir qu'elles méritent d'être aimées dans un lieu sûr, c'est comme ça que je les oriente pour qu'elles réclament leur sexualité et leur désir.

MANAL Tu sais, nous avons commencé à voir des femmes arriver de Naplouse, de Jérusalem, de Ramallah, même des territoires occupés de 1948, qui ont conduit trois ou quatre heures juste pour venir manifester avec nous. Après ça, nous avons essayé d'aller dans d'autres lieux, de parler avec les femmes, de leur dire qu'elles ne doivent pas être timides, qu'elles doivent simplement croire en elles-mêmes et qu'il n'y a rien de mal à ce qu'elles font. Tu peux te protéger, donc où est le mal à participer ou à nous rejoindre? Un jour, j'ai demandé à des femmes : « Pourquoi vous rejoignez-nous? » Et elles ont répondu : « Si les femmes Tamimi peuvent le faire, nous aussi on peut le faire ». En toute honnêteté, j'étais très contente d'entendre ça, parce qu'on était comme un modèle pour d'autres femmes. Si je dois me battre pour mes droits, ça doit être pour tous mes droits, pas juste un ou deux. Les droits, ça ne se divise pas.



ISHTAR SUR PELLICULE

Hind et Hind



Hind et Hind étaient le premier couple queer documenté dans l'histoire arabe. Dans le monde d'aujourd'hui, iel est un-e artiste queer du Liban.

Séquence 1.

À l'âge de six ans, j'appris que mon grand-père avait un cinéma. Ma mère me raconta comment il l'avait ouvert au début des années 1960, quand elle avait également à peu près six ans. Elle se rappelait qu'il avait projeté *La Mélodie du bonheur* le soir de l'ouverture.

Je passais au cinéma tous les week-ends et regardais mon grand-père jouer au backgammon avec ses amis. Je ne savais pas qu'il vivait là, dans une pièce située juste en dessous de la cabine de projection. J'appris plus tard qu'il y avait emménagé à la suite de la séparation d'avec grand-mère, et de la fermeture du cinéma dans les années 1990, peu après la fin de la guerre civile libanaise.

Pendant des années et jusqu'à son décès, je voyais généralement mon grand-père jouer au backgammon à l'accueil du cinéma, qui n'était plus du tout entretenu. Ces scènes à répétition sont mes seuls souvenirs de lui. Je n'ai jamais vraiment appris à le connaître – on ne parlait jamais de cinéma, malgré qu'il ait passé tout son temps dans un cinéma en déperdition. Je ne lui ai jamais demandé ce que ça faisait de vivre dans un lieu comme celui-là. Il est mort quand j'avais 12 ans, le soir de Noël, d'une chute dans l'escalier en colimaçon qui montait jusqu'à la cabine de projection. C'est presque poétique qu'il soit mort en mouvement, dans une maison où les images en mouvement sont perpétuellement suspendues dans le temps.



Incarnations transnationales
Ishdar sur pellicule, Hind et Hind

Séquence 2.

Au printemps 2020, mon cousin m'a appelée pour me dire qu'il avait nettoyé le cinéma de mon grand-père et me demandait de le retrouver là-bas. Tous les deux, nous avons toujours rêvé de remettre le cinéma sur pied. J'arrivai sur place avant lui. À la réception, des cadres d'affiches étaient toujours accrochés aux murs... mais les affiches avaient disparu. Je savais qu'il devait rester des souches de places de ciné quelque part. Je les ai toutes trouvées dans une petite boîte en fer, sur une étagère derrière le bureau de l'accueil, et j'en ai profité pour en glisser quelques-unes dans ma poche.

Je commençai à me promener dans le ciné. Sur la scène principale, l'écran de projection était plutôt sale et quelque peu abîmé sur les côtés. Je passai mon index sur l'écran pour enlever une couche de poussière, et remarquai qu'il était toujours bien blanc en dessous. La toile semblait également en bon état. Je levai la tête pour voir si les rideaux de ma grand-mère, faits de satin blanc et arborant un petit emblème en lisière à l'effigie du cinéma, étaient toujours en place. Dans la pièce, il y avait une salle basse, une salle principale et un balcon. Les chaises semblaient vraiment très usées.

Je remarquai le projecteur qui dépassait d'une petite fenêtre à l'extrémité des places au balcon. Je gravis les marches en colimaçon jusqu'à la cabine de projection.

La pièce était sombre mais une source de lumière provenant des fenêtres poussiéreuses tombait sur une pile de bobines de films dans un coin. Des bandes de celluloïde sans vie gisaient emmêlées au pied du projecteur. Les bobines poussiéreuses étaient toutes des westerns, des films de Bollywood et de science-fiction, avec des titres horribles comme *La Météorite qui détruisit la Terre*, ou d'autres du même genre. Certaines d'entre elles attirèrent mon attention, et notamment de petites bandes de pellicule. Une par une, les bandes montraient différentes scènes de baisers, des danses suggestives, une vague scène de rassemblement, un gros plan d'une femme allongée bouche ouverte, le générique de début d'un film de Bollywood, et une étiquette « Actuellement à l'affiche » répétée sur plusieurs images.

Les génériques des films de Bollywood me rappelaient ma mère.





Elle me racontait qu'on distribuait des mouchoirs aux spectateurs et spectatrices à la fin des projections. Je conservai les bandes avec les scènes de baisers et de danses suggestives, supposant qu'elles avaient été coupées pour des raisons de censure. Le gros plan sur la femme me rappela un extrait du film *Visible Man* de Béla Balázs, ou *The Culture of Film, The Spirit of Film* ou encore *The Theory of the Film*. Mon grand-père disait que les gros plans dans un film étaient comme un

soliloque silencieux, dans lequel un visage peut parler avec des nuances de sens les plus subtiles, sans sembler artificielles ni rappeler la distance des spectateurs. Dans ce monologue silencieux, l'âme humaine solitaire peut trouver une langue plus candide et désinhibée que tout soliloque parlé, car elle s'exprime instinctivement, subconsciemment.

Balázs décrivait surtout les gros plans de Jeanne dans le film muet *La Passion de Jeanne d'Arc*. Il remarquait combien « ... dans le (cinéma) muet, l'expression faciale, isolée de son environnement, semble pénétrer une étrange nouvelle dimension de l'âme ».

J'examinai plus précisément la bande de pellicule. La femme semblait morte, son visage semblable à un masque. Cela me fit penser à l'Ophélie du peintre John Everett Millais. Dans son livre *On Photography*, Susan Sontag dit que la photographie est « une trace, quelque chose de marqué directement sur la bobine, comme une empreinte ou un masque mortuaire ». Ces masques mortuaires sont comme une présence qui rappelle une absence.

Je me souviens de ma rencontre avec un discours sur la mort et la photographie dans le film *The Machine that Kills Bad People* de Roberto Rossellini, tombé dans l'oubli. Dans ce film, un cameraman prend des photos de gens, qui sont alors figés, puis suspendus dans le temps. Le critique de cinéma français André Bazin disait que la photographie capture les corps hors du flux de l'amour et les conserve en les embaumant. Il décrivait cette momification photographique comme étant « la préservation de la vie par une représentation de la vie ».

Cette cabine de projection, sa disposition et toutes les choses qui semblaient avoir été déplacées, y compris les bandes de pellicules sur le sol, tout ce sur quoi mon grand-père avait laissé sa marque – je voulais absolument tout protéger.

Sous les bandes de pellicule reposait une bobine de film poussiéreuse intacte. On aurait dit que quelqu'un avait regardé le film en faisant dérouler la pellicule à la main. C'est à ce moment que mon cousin arriva en haut de l'escalier en colimaçon et me trouva en train de l'examiner. Se frottant le menton du bout des doigts, de manière très factuelle, il me dit : « Tu as trouvé le porno ».

Séquence 3.

J'observai la bande de film dans ma main et réalisai que ce n'était pas une scène de décès. La bande avait été coupée de la bobine d'un porno. La femme gémissait d'extase. Les gros plans servent à communiquer des sentiments d'intensité, d'extase, mais je n'avais jamais vraiment utilisé les théories de Balázs pour décrire une scène porno. Il écrivait « le paroxysme dramatique entre deux personnes sera toujours présenté comme un dialogue d'expression faciale en gros plan ». Je fourrai les bandes de films dans ma poche et donnai à la femme le nom d'Ishtar. Elle vit dans mon portefeuille depuis. Il semble étrange de comparer la représentation détaillée des peurs et du courage de Jeanne avec l'expression faciale orgasmique d'Ishtar.

D'après mon cousin, le frère de mon grand-père attendait que ce dernier ait quitté le cinéma et, au lieu de le fermer, il invitait ses amis à des projections privées. Je n'en pensais pas grand-chose. C'était une pratique courante, surtout pendant et après la guerre civile au Liban. Après la guerre, il y avait des téléviseurs dans presque tous les foyers libanais. Je me souviens même en avoir un dans ma chambre à la fin des années 1990, quand j'avais à peu près six ans. On m'avait dit que c'était courant d'acheter des films porno en cassette VHS à l'époque. Mohammed Soueid, un écrivain et réalisateur libanais, m'a dit un jour que les cinémas projetaient des films d'art et d'essai et de pornographie de la moitié des années 1980 à la moitié des années 1990, pour survivre. J'ai aussi entendu dire que les projectionnistes découpaient les bobines de films porno pour modifier les montages et pouvoir projeter quelque chose de différent chaque soir. Les gens sont finalement restés confortablement chez eux à regarder des cassettes VHS sur leur téléviseur, et les cinémas ont commencé à décliner.

Séquence 4.

Mon cousin redescendit pour consulter les archives administratives dans le bureau.

Je restai dans la cabine et commençai à faire glisser la bande entre mon index et mon majeur, la relevant avec les pouces pour faire lentement défiler les images entre mes mains. Je levai les mains pour capter la lumière de la fenêtre poussiéreuse et plissai les yeux pour tenter de deviner ce que cachaient les vignettes monochromes. Dans cette série d'images figurait un gros plan exagéré d'une bite plantée dans un vagin. L'image se répétait sur plusieurs cadres, jusqu'à ce que j'arrive à un nœud dans la bande, et que j'imagine le reste.



Séquence 5.

Hank exhibe son érection devant Veronika, couchée sur un lit à côté d'un faux secrétaire Louis XIV. Elle se lève lentement et fait glisser la fine bretelle de sa nuisette transparente de son épaule gauche. Hank dénoue sa robe de voile, la retourne, lui donne une claque sur les fesses et la pousse contre le secrétaire. Il enfonce sa bite dans sa chatte de manière répétée, alors que l'arrière du meuble frappe contre le mur tapissé.



Séquence 6.

Je fais toujours attention aux décorations intérieures depuis que mon enseignante en Études des femmes dans le porno m'a dit que les plus grandes archives de porno d'Amérique du Nord sont utilisées, de manière intéressante, pour examiner le mobilier de la classe moyenne de l'époque. Donc, alors que Veronika se penche et se fait prendre par derrière par Hank, une assistante en recherche universitaire pourrait tout aussi bien tenter de deviner le design du motif doré sur le secrétaire, ou étudier le relief rococo d'une chaise en bois dans un coin.

Pendant un moment, la cabine est devenue un espace d'imagination sexuelle féminine, perturbant un espace généralement promis à la liberté de la sexualité masculine. J'étais sûre que seuls les hommes pouvaient accéder aux cinémas qui diffusaient des films porno. La bobine de film était trop emmêlée pour pouvoir être démêlée dans une cabine de projection où la poussière s'accumulait depuis une décennie, donc je la fourrai dans mon sac de sport et sortis du cinéma.

Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais je me suis sentie obligée de la garder. Je voulais ressentir l'excitation de garder quelque chose de mystérieux, quelque chose de non orthodoxe. Dans mon esprit, j'étais sûre que les gens savaient que je cachais quelque chose pendant que je descendais la rue. J'étais prise d'un sentiment de culpabilité mêlée de plaisir. Je me sentais perverse.





Séquence 7.

J'entrai dans la maison, préoccupée par le fait d'avoir une bobine de porno dans mon sac de sport et le fil de mes pensées qui s'était déroulé sur la route du retour à la maison. Je me dirigeai immédiatement vers ma chambre. Dans un coin un peu éloigné de mon esprit, je me suis rappelée que derrière mon mur se trouvait la chambre de Layla. Elle n'était probablement pas à la maison, mais la possibilité d'être entendue m'excitait. Je fermai la porte de ma chambre et sortis la bobine du film d'Ishtar.

Je l'imaginai habillée d'une légère robe en voile verte, dansant de manière suggestive devant moi, balançant ses hanches et me souriant du regard. Je m'allongeai sur mon lit et glissai mes doigts dans ma culotte. Soulevant mes hanches, je fis descendre ma main entre mes cuisses pour les écarter et glisser deux doigts à l'intérieur. Je me tendis en caressant mes plis chauds. Je gémissais avant même de pouvoir m'arrêter. Je haletais et remuais mes reins. Les rayons de soleil qui entraient par la fenêtre me plaquaient des baisers sur la peau sans le vouloir. Je retenais mon souffle et mes membres tremblaient. J'avalai un cri et reposai à plat sur le matelas.

Séquence 8.

Quand j'étais en premier cycle à l'université, je suivais un cours d'Introduction au cinéma et la professeure, Erika Balsom, avait prévu une projection du *Variety* de Bette Gordon. J'étais excitée à l'idée de regarder le premier film de la productrice Christine Vachon, avant qu'elle ne se mette à produire des films qui font maintenant partie du mouvement du Nouveau cinéma queer. *Variety* était décrit comme un film féministe sur Christine, une femme qui commence à travailler à la billetterie d'un cinéma porno de New York appelé *The Variety Theater*. Christine peut entendre le son des films au cinéma, mais ne pénètre jamais dans les salles. Elle finit par s'intéresser à un client régulier, qu'elle observe de près. Elle le suit dans une boutique pour adultes où elle se tient à l'écart et feuillette des magazines pour adultes pour la toute première fois.

Le voyeurisme de Christine est affiché de différentes manières tout au long du film. Le script est également très chargé et contient des monologues érotiques qui seraient aujourd'hui considérés obscènes ou vulgaires.

Dans une scène qui se déroule dans une salle de jeux, elle lit de la littérature érotique à son copain. La caméra fait des allers-retours entre des gros plans des fesses de son copain Marc qui joue au flipper, faisant des mouvements de va-et-vient avec ses hanches contre le flipper, et un gros plan du visage de Christine qui lui récite son monologue.

Séquence 9.

« Sky fait du stop et est pris par une femme qui conduit une camionnette. Il est tard et il a besoin d'un endroit où dormir, elle lui propose donc de dormir chez elle.

Elle lui montre sa chambre et lui propose un verre. Ils boivent en discutant, puis décident d'aller se coucher. Ne parvenant pas à dormir, il remet son pantalon et traverse le hall jusqu'au salon. Il s'arrête avant de pouvoir être vu, mais il peut voir la scène. La femme est allongée nue sur la table basse, dont seules les jambes dépassent. Tout son corps est d'une blancheur excitante, comme s'il n'avait jamais été exposé au soleil. Ses mamelons sont d'un rose brillant, en feu, presque des néons. Ses lèvres sont entrouvertes. Sa longue chevelure de couleur châtain touche le sol; au bout de ses bras tendus, ses doigts caressent l'air. Son corps huilé est tout en rondeurs, sans angle ni os saillants. Glissant sur sa poitrine, un gros serpent entoure un de ses seins et descend contre le second. La langue du serpent lui lèche la chatte, si ouverte, si rouge dans la lumière de la lampe. Chaud et confus, l'homme retourne à sa chambre et, avec beaucoup de difficulté, parvient à s'endormir. Le lendemain matin, autour d'un bol de fraises, la femme lui demande de rester une autre nuit. Une fois encore, il ne parvient pas à dormir [...] »



Séquence 10.

Quand j'avais 23 ans, Lynn, la fille de mon cours de cinéma avec qui je sortais, m'a prise par surprise en m'emmenant regarder des court-métrages érotiques le jour de la Saint-Valentin. L'événement avait lieu au Mayfair Theater, un vieux cinéma indépendant. L'architecture du cinéma rappelait les Nickelodéons d'Amérique du Nord, mais en plus vieillot. Ses balcons étaient décorés avec des cartons de *Swamp Thing* et d'*Alien* en taille réelle.

Cette année-là, le jury du festival était présidé par la star de cinéma pour adultes Kacie May, et le programme composé de court-métrages d'une heure et demie. Le contenu allait de courts-métrages soft sans machisme à des films scato fétichistes. Nous avons regardé quelques minutes de ce qui semblait être un porno hétérosexuel soft. Le film suivait un couple qui commence à faire l'amour dans un salon moderne, puis passe à la chambre. Il s'agissait surtout de scènes des deux en train de s'embrasser, se toucher et faire l'amour en position du missionnaire. Puis une femme avec un bob châtain entre dans leur lit, se léchant le dos de la main à petits coups de langue. Elle miaule et grimpe sur le couple, qui ne semblait pas y faire attention. Le couple continue à faire l'amour. Elle va alors jusqu'à la cuisine, ramasse son bol vide avec les dents et le dépose sur un coussin. Elle continue à faire des aller-retours jusqu'au couple pendant tout le reste du film. Cela semblait plutôt absurde. J'ai commencé à rire, mais Lynn avait l'air un peu mal à l'aise. J'ai alors regardé sur notre gauche et vu d'autres spectateurs et spectatrices se passer des bières et se gaver de pop-corn, tout en riant hystériquement. Leur rire ininterrompu et leurs commentaires à haute voix donnèrent le ton du festival. Regarder les spectatrices et les spectateurs est devenu plus intéressant que de regarder les films érotiques. Le Mayfair Theater projetait souvent des films culte, et regarder des films culte est une expérience de communion.

Ce n'est pas exactement la manière dont j'imaginai que l'oncle de ma mère regardait du porno au cinéma de mon grand-père. Les cinémas projetaient de manière évidente des films porno à l'époque, mais je ne pouvais imaginer cela se dérouler dans la ville de naissance de ma mère. Je l'imaginai regarder le film depuis le projecteur dans la cabine afin de pouvoir rapidement arrêter la projection en cas d'arrivée inopinée d'autres personnes. Ses amis prenaient place au balcon à l'arrière. Personne ne pouvait entrer à moins d'avoir la clé, donc ils étaient en sécurité. Ils devaient penser à tout. C'était un quartier chrétien conservateur et ils ne voulaient surtout pas causer d'ennuis. Ils étaient probablement dépassés par des sentiments d'excitation et de culpabilité. Les voix fortes de plaisanteries homoérotiques se mélangeaient à des gémissements et des râles, mais ils se rappelaient mutuellement de baisser le ton toutes les quelques minutes. Ils se relayaient à la fenêtre pour vérifier que les bruits ne pouvaient pas interpellier les voisins. Ils éteignaient parfois les haut-parleurs et regardaient sans le son.

Séquence 11.

Après une manifestation politique en 2019, je suis tombée sur un bouquiniste sur la rue Riad El Solh, près de la Place des martyrs dans le centre de Beyrouth. Au bout d'une des tables, passés les exemplaires d'Hugo et de Beauvoir, je trouvai une pile de romans érotiques et de magazines pour adultes. C'étaient des traductions de publications occidentales. J'en pris une vraiment au hasard; tout ce que je voulais, c'était détenir un exemplaire, juste pour le frisson. J'ai cherché celui avec la couverture la plus artistique.

En me rendant ma monnaie, le vendeur me demanda : « Je ne t'ai pas déjà vue quelque part ? ». Il se mit à observer ma poitrine, descendant le regard plus bas. Il supposait probablement que je travaillais dans l'industrie du sexe ou du porno. Je le regardai bien dans les yeux et lui répondis que « Non ». Je fis demi-tour, prête à m'éloigner avec mon magazine. Il m'arrêta alors pour me dire qu'il avait beaucoup d'archives dans son sous-sol, et qu'il vendait régulièrement des collections et des publications de porno sur eBay, vers l'Europe et les États-Unis. J'aurais bien été intéressée à fouiller dans ses archives, mais je n'étais pas à l'aise et déclinai son offre. Je ne me sentais pas en sécurité. Je lui demandai où il trouvait ses romans. À ma grande surprise, ils étaient publiés au Liban.

En me dirigeant vers la statue de Riad El Solh, je parcourus la publication que j'avais achetée et trouvai le format du texte quelque peu démodé; les caractères de police étaient un peu flous, rendant le texte illisible. Les photographies à l'intérieur étaient faites de collages pornographiques aux couleurs passées. Ça paraissait assez cru; ça me plaisait. Le roman avait pour titre *Les journaux intimes de Marcel*.

La couverture était de manière évidente un découpage de magazines collés sur une feuille bleue. Sur l'image, une femme torse nu attrape la tête de son amant, enfonçant ses doigts dans ses cheveux, pendant qu'il lui embrasse le cou par derrière. La fermeture de sa jupe est entièrement descendue. Son amant à la main sur le bas de sa hanche droite. Sa main à elle est sur la sienne. Ses lèvres sont retroussées et entrouvertes, comme si elle gémissait de plaisir, ses cheveux blonds et raides à la mode des années 1970 descendant sur sa poitrine et couvrant partiellement ses mamelons.

J'ouvris la première page. La préface indiquait

”شهوات
وشذوذ”





ce qui se traduit par

« Désir
et débauche »

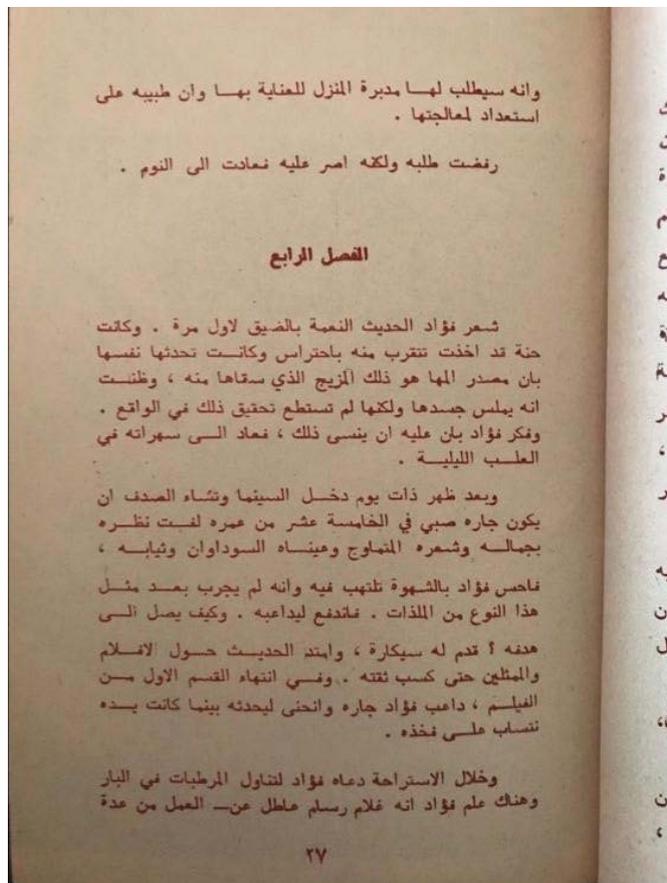
ou par

« Désir
et perversion »

Je lus le premier chapitre et réalisai que la personne qui avait traduit le texte avait changé le prénom du personnage principal en Fouad, un prénom arabe. Je supposai que l'idée était que le lectorat masculin libanais s'identifie à l'histoire. En continuant ma lecture, je réalisai que toutes ses amantes portaient des noms étrangers comme Hanna, Marla, Marcel, Marta.

Séquence 12.

Je réalisai à la page 27, chapitre quatre, que Marcel était un des amants de Fouad.



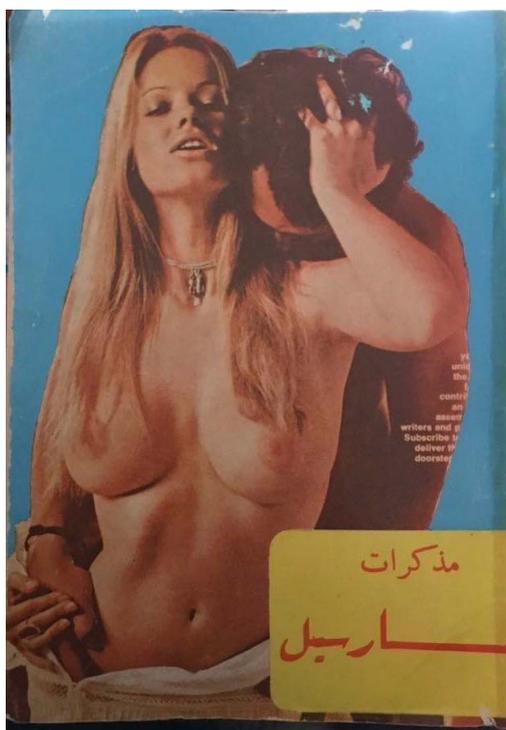
Séquence 13.

La scène avait lieu dans un cinéma. Les cinémas étaient souvent des espaces de liberté sexuelle en Amérique du Nord, et particulièrement depuis les années 1970, suite à la révolution sexuelle.

Je supposais également que tous les noms étrangers avaient été conservés pour donner une touche exotique au texte et le rendre moins tabou. La pornographie et l'érotisme étaient attribués à Hollywood, bien que le monde arabe ait de tout temps produit des textes érotiques. L'érotisme est devenu tabou, et la seule manière d'en produire sans danger est de le commercialiser comme un produit étranger, exotique.

Il est intéressant de noter comment l'exotique couvre l'érotique. La différence entre les deux adjectifs remonte à leur étymologie grecque respective : exotique vient de exo, « extérieur », qui signifie également autre, étranger; tandis qu'érotique est dérivé d'Éros, le dieu de l'amour sexuel. Donc, ce qui est exotique est mystérieux étranger – et ce qui est érotique est sexy.

Au Liban, la distinction entre l'exotique et l'érotique au cinéma est très ténue, tout comme la frontière entre films d'art et films porno. En 2015, lors d'une conversation avec la réalisatrice Jocelyne Saab dans un restaurant vietnamien de Paris, j'appris qu'elle avait dû tourner son film *Dunia* une deuxième fois pour modifier le dialecte égyptien en dialecte libanais. Elle me dit que ses acteurs et actrices étaient égyptiennes et égyptiens, et qu'elle n'était pas très stricte quant au script. Elle n'avait cependant pas le droit d'utiliser le dialecte égyptien. Le film devait être en libanais parce que les producteurs s'inquiétaient des scènes érotiques un peu limitées dans le film. Ils en ont donc fait un film étranger.



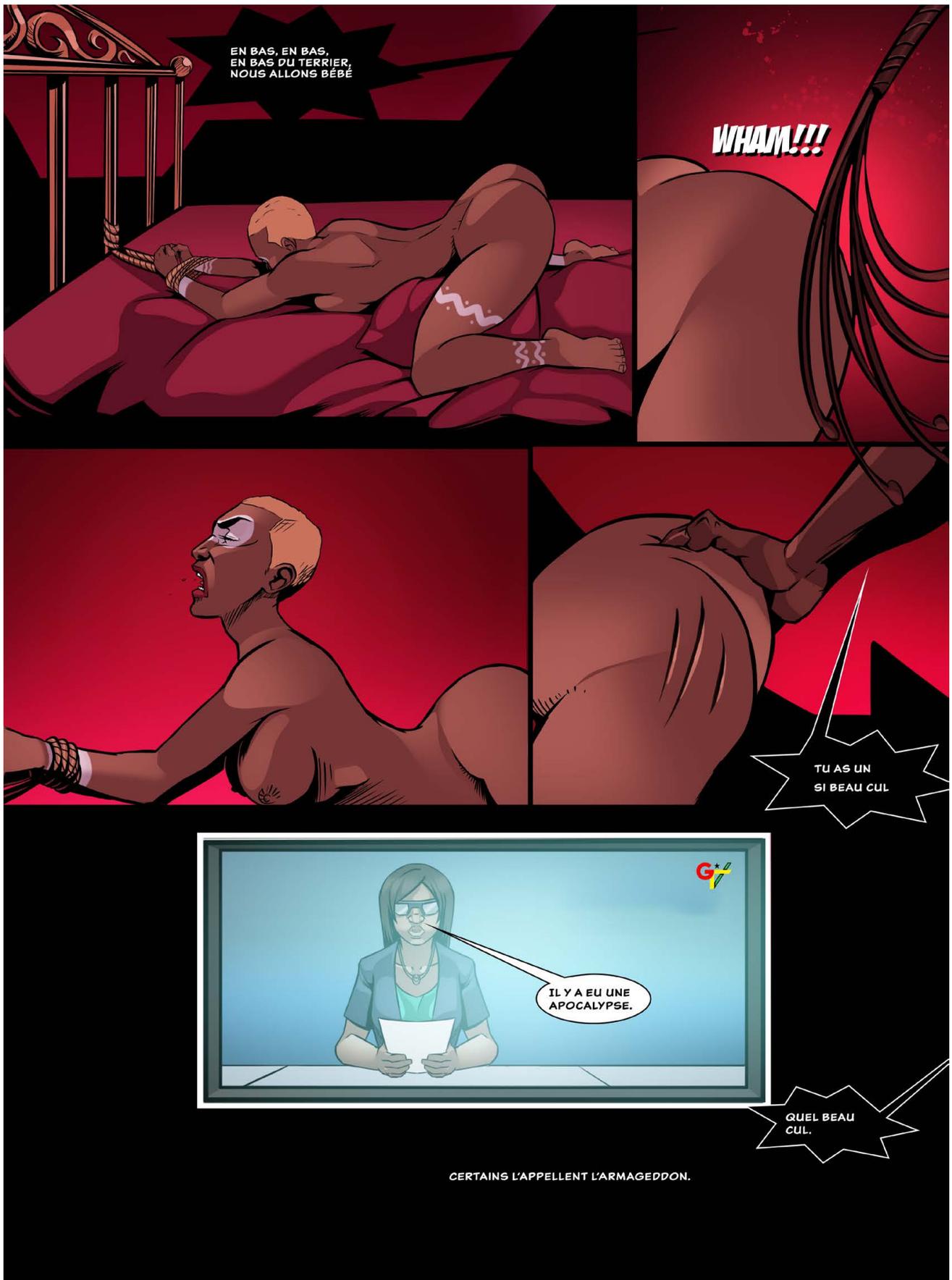


ILLUMINATION PAR LA LUMIÈRE DE LA PLEINE LUNE : UNE EXPÉRIENCE BDSM AFRICAINNE

Akosua Hanson



Akosua Hanson est une activiste artistique, basée à Accra, au Ghana. Son travail se répartit entre la radio, la télévision, la presse écrite, le théâtre, le cinéma, les expositions de bandes dessinées, les installations artistiques et le roman graphique. L'activisme d'Akosua se concentre sur le panafricanisme et le féminisme et s'intéresse particulièrement au point d'intersection entre l'art, la culture pop et l'activisme. Elle a une maîtrise de philosophie en études africaines axée sur le genre et la pensée philosophique africaine. Akosua Hanson est la créatrice de *Moongirls*, une série de romans graphiques qui suit les aventures de quatre super-héroïnes luttant pour une Afrique libérée de la corruption, du néocolonialisme, des fondamentalismes religieux, de la culture du viol, de l'homophobie, entre bien d'autres choses. Elle travaille comme animatrice radio à Y 107.9 FM, au Ghana.





CERTAINS DISENT QUE C'EST LA SECONDE VENUE DU CHRIST. TOUTES LES ÉGLISES ÉTAIENT PLEINES.



OUI LA VENUE D'UNE NOUVELLE PROPHÈTE, VENUE NOUS MONTRER UNE NOUVELLE FAÇON D'ÊTRE.

"CONNAIS-TU LA VRAIE HISTOIRE DE L'ARCHE DE NOÉ ?"

"NON MAMI, RACONTE."



TA CHATTE EST COMME UNE FLEUR HUMIDE...

JE GÈLE LE TEMPS POUR TOI.



"MAMI WATA LES AVAIT AVERTIS DE LA COLÈRE DE LA MER."



PLAISIR INTERNE GELÉ... QU'EN PENSES-TU...



"NOAH FUT LA SEULE A PRÊTÉ ATTENTION PARCE QUE PENDANT DES SIÈCLES, ELLE AVAIT ENTRAÎNÉ SON ESPRIT À S'ACCORDER AVEC LES ÉNERGIES QUI L'ENTOURENT. ELLE ÉTAIT UNE MOONGIRL, UNE ÉCOLOGISTE DES TEMPS MODERNES, MAIS PERSONNE N'EN TINT COMPTE."



Avez-vous déjà vécu des moments de clarté profonde pendant ou après un rapport sexuel?

Dans ces panneaux, la Moongirl (fille de la lune) Wadjet est en train de faire l'amour BDSM avec un démon de deux genres. Parmi les quatre Moongirls, Wadjet est la guérisseuse et la philosophe la conduit vers l'Oracle. Elle fait cela pour lancer un processus scientifique et spirituel – une expérience qu'elle appelle « Illumination par la lumière de la pleine lune » – à travers laquelle elle trace un arc temporel vibratoire entre ses souvenirs, ses sensations, ses émotions, ses visions et son imagination. C'est une forme de voyage sensationnel dans le temps pour découvrir ce qu'elle appelle « des révélations de vérité ».

Au cours de l'expérience, Wadjet a des visions troubles, entre autres sur : une apocalypse imminente provoquée par la destruction de l'environnement par les humains au service d'un capitalisme vorace; un souvenir d'enfance sur son hospitalisation après un diagnostic de santé mentale; et une vision de l'histoire d'origine des Moongirls par la figure biblique de Noé présentée comme une ancienne Moongirl noire avertissant des dangers de la pollution de l'environnement.

Plus qu'une entorse amusante pour explorer des sensations, le BDSM peut être un moyen d'aborder la douleur émotionnelle et les traumatismes. Cela a été pour moi un moyen de guérison sexuelle, offrant une forme radicale de libération. Une purge survient lorsque la douleur physique est infligée au corps. Infligée avec consentement, elle fait ressortir la douleur émotionnelle – presque comme un « appel ». Le fouet sur mon corps me permet de libérer des émotions refoulées : l'anxiété, la dépression, mon sentiment d'impuissance face aux stress qui me submergent parfois.

En s'engageant dans le BDSM comme moyen de guérison, les amoureux·ses doivent apprendre à faire preuve d'attention et de responsabilité envers l'autre. Car même si le consentement a été initialement donné, nous devons demeurer aux aguets face aux changements qui pourraient survenir durant le proces-

“

Il est également important que le BDSM africain utilise ce support de représentation lorsqu'une grande partie de la représentation BDSM est blanche.



sus, notamment à mesure que les sentiments s'intensifient. J'aborde le BDSM avec la compréhension que pour abandonner la douleur, l'amour et l'empathie doivent être la base du processus, et ainsi, je crée un espace où je m'ouvre à l'amour.

L'implication avec suivi après l'infliction de la douleur vient compléter le processus. Cela peut se faire de manière très simple, en se faisant des caresses, en vérifiant si la personne a besoin d'eau, en regardant un film ensemble, en se prenant dans les bras ou simplement en partageant un joint. Cela peut se faire par n'importe quel langage amoureux que l'on a choisi. Cet espace de soutien, sachant que les plaies ont été ouvertes, est nécessaire pour achever le processus de guérison. C'est la plus importantes des leçons pour mettre en pratique l'empathie, ainsi qu'un apprentissage pour vraiment soutenir son·sa partenaire, notamment en raison de la finesse des lignes entre la douleur et le plaisir. De cette façon, le BDSM est une forme de travail de soins pour moi.

Après le sexe BDSM, je ressens une clarté et un calme qui me placent dans un vaste espace créatif et qui me renforcent sur le plan spirituel. C'est une expérience presque magique de voir la douleur se transformer en quelque chose d'autre instantanément. De même, cette expérience personnelle libératrice du BDSM permet à Wadjet d'accéder à la prescience, à la sagesse et à la clarté, l'aidant dans ses fonctions de *Moongirl* à lutter contre le patriarcat africain.

Moongirls est née durant mon mandat de directrice de Drama Queens, une jeune organisation militante artistique basée au Ghana. Depuis notre création en 2016, nous avons eu recours à différents modes artistiques dans le cadre de notre activisme féministe, panafricaniste et écologiste. Nous avons utilisé la poésie, les nouvelles, le théâtre, les films et la musique pour traiter de problèmes comme la corruption, le patriarcat, la dégradation de l'environnement et l'homophobie.

Notre production théâtrale inaugurale, « The Seamstress of St. Francis Street » (La couturière de la rue Saint-François) et « Until Someone Wakes Up » (Jusqu'à ce que quelqu'un·e se réveille), abordait le problème de la culture du viol dans nos communautés. De son côté, « Just Like us » (Tout comme nous), a sans doute été l'une des premières productions théâtrales ghanéennes à aborder directement le problème profondément ancré de l'homophobie dans le pays. Notre atelier de cinéma queer pour les cinéastes africains, Queer Universities Ghana (Universités queer Ghana), a formé des cinéastes du Ghana, du Nigéria, d'Afrique du Sud et d'Ouganda. Des films sont nés pendant cet atelier, comme

« Baby Girl: An Intersex Story » (Bébé fille : une histoire intersexe) de Selassie Djamey, et ont continué à être projetés durant des festivals de cinéma. Ainsi, le passage aux bandes dessinées fut une évolution naturelle.

Il y a environ sept ans, j'ai commencé un roman, que je n'ai jamais terminé, sur la vie de quatre femmes. En 2018, l'Open Society Initiative for West Africa (OSIWA, Initiative de société ouverte pour l'Afrique de l'Ouest) a initié une opportunité de subvention, laquelle a lancé la production du projet et mon roman inachevé est devenu *Moongirls*.

“

Au cours de l'expérience, Wadjet a des visions troubles, entre autres sur : une apocalypse imminente provoquée par la destruction de l'environnement par les humains au service d'un capitalisme vorace; un souvenir d'enfance sur son hospitalisation après un diagnostic de santé mentale; et une vision de l'histoire d'origine des Moon-girls par la figure biblique de Noé présentée comme une ancienne Moongirl noire avertissant des dangers de la pollution de l'environnement.

Il y a eu deux saisons de *Moongirls*, comprenant chacune six chapitres. Les auteur·e-s et éditeurs·rices contribuant à la première saison étaient Suhaida Dramani, Tsiddi Can-Tamakloe, George Hanson et Wanlov the Kubolor. Les auteur·e-s de la deuxième saison comprenaient Yaba Armah, Nadia Ahidjo et moi-même. Les illustrations et conceptualisations des personnages ont été réalisées par l'artiste ghanéenne Kissiwa. Et AnimaxFYB Studio, un studio premium d'animation, de conception et d'effets visuels, a réalisé les illustrations.

L'écriture de *Moongirls* entre 2018 et 2022 a été pour moi un travail d'amour, voire un travail de libération. Je cherche à faire preuve de beaucoup d'exploration dans la forme et le style : j'ai essayé de convertir d'autres formes d'écriture, telles que des nouvelles et de la poésie, en format bande dessinée. En fusionnant illustration et texte, comme le font les bandes dessinées, *Moongirls* vise à s'attaquer aux grands problèmes et à honorer les activistes de la vie réelle. Ma décision de mettre au centre des super-héroïnes queer – ce qui est rare à voir dans ce canon – a pris une signification bien plus im-

portante lorsqu'un contexte dangereux a commencé à se développer au Ghana en 2021.

L'année dernière a été le témoin d'une augmentation très claire des violences contre la communauté LGBT+ ghanéenne, déclenchée par la fermeture d'un centre communautaire LGBT+. S'en sont suivies des arrestations arbitraires et l'emprisonnement de personnes soupçonnées d'appartenir au spectre queer, ainsi que de personnes accusées de promouvoir un « agenda LGBT ». Pour couronner le tout, un projet de loi anti-LGBT intitulé « Droits sexuels humains appropriés et valeurs familiales ghanéennes » fut introduit au Parlement ghanéen. C'est sans doute le projet de loi anti-LGBT le plus draconien jamais rédigé dans la région, après des tentatives précédentes dans des pays comme le Nigeria, l'Ouganda et le Kenya.

Je me souviens très bien de la première fois où j'ai lu ce projet de loi.

C'était un vendredi soir, un soir où d'habitude je me repose ou je fais la fête après une longue semaine de travail. Par pure chance, le projet a été divulgué et partagé avec moi sur un groupe WhatsApp. En le lisant, un profond sentiment de peur et d'alerte venait plomber l'ambiance du vendredi soir ordinairement détendu. Ce projet de loi proposait de frapper tout plaidoyer LGBT+ de cinq à dix ans d'emprisonnement, de sanctionner et d'emprisonner les personnes qui s'identifient comme LGBT+, sauf si elles se « rétractaient » et qu'elles acceptaient une thérapie de conversion. Ce projet de loi criminalisait même les personnes asexuées. Il touchait à toutes les libertés fondamentales : la liberté de pensée, d'être, la liberté de détenir sa propre vérité et de choisir de vivre sa vie en fonction. Le projet touchait même aux réseaux sociaux et à l'art. S'il passait, *Moongirls* aurait été une littérature interdite. Ce que le projet de loi proposait de faire était si néfaste et si large que j'ai chuté dans une dépression à la profondeur de la haine à partir de laquelle il avait été conçu.

En parcourant mon fil Twitter de cette nuit-là, on voit bien la terreur que je ressentais en moi. Le fil était un flux d'émotions en direct alors que les gens réagissaient en temps réel à ce qu'ils lisaient : de la stupéfaction à la terreur en passant par une profonde déception et de la peine en réalisant à quel point le projet de loi voulait aller loin. Certain·e·s ont tweeté être prêt·e à se replier et à quitter le pays. Ensuite, à la manière ghanéenne, le chagrin et la peur se sont transformés en humour. De l'humour est né le zeste d'élever le combat.

Ainsi, le travail continue toujours. J'ai créé *Moongirls* pour fournir une forme alternative d'éducation, pour fournir des connaissances là où elles ont été sup-

primées par un patriarcat violent et pour créer de la visibilité là où la communauté LGBT+ a été effacée. Il est également important que le BDSM africain utilise ce support de représentation alors qu'une grande partie de la représentation BDSM est blanche. Le plaisir sexuel, par le biais du BDSM ou autre, ainsi que l'amour non hétérosexuel transcendent les races et les continents, car le plaisir sexuel et sa diversité d'expériences sont aussi vieilles que le temps.



DÉSINTÉGRATION

Adapté d'un conte d'Ester Lopes

Photos de Mariam Mekiwi

Conceptrice de costume et modèle : El Nemrah



Ester Lopes est une danseuse et une écrivaine dont les recherches portent sur le corps, le genre, la race et les rapports de classe. Elle est professeure de Pilates et enseigne l'art. Ester est diplômée en théâtre contemporain – processus créatifs (à la FAINC) et en danse et conscience du corps (à l'USCS). Parmi ses spécialisations musicales figurent le chant populaire et les percussions. Elle a suivi une formation à Novos Brincantes avec Flaira Ferro, Mateus Prado et Antonio Meira à l'Institut Brincante en 2015 et 2016.



Mariam Mekiwi est une cinéaste et photographe originaire d'Alexandrie qui vit et travaille à Berlin.



El Nemrah

**Mercredi une note arrive
avec une adresse au dos.**

17 h, ce soir.

L'écriture sur l'invitation—
frêle et brusque—
je l'ai vue cinq fois en cinq ans.

Mon corps se réveille,
fébrile.

Je dois d'abord me baiser moi-même.

La marée est haute ce soir et
je
jouis.

Je veux tout ralentir,
goûter le temps et l'espace, les graver
en mémoire.

*

Je ne suis jamais allée dans cette partie de la ville
auparavant.

Les endroits inconnus m'excitent,
la façon dont les membres et les veines et les os
résistent à la pourriture,
leur sort incertain.

Arrivée à la porte, je réfléchis à deux fois.
Le couloir est tout noir
et ça me fait faire une pause.

De l'autre côté,
un portail d'odeurs et de couleurs
s'ouvre comme une malédiction,
dans un après-midi ensoleillé.

La brise





fait danser mes cheveux,
pique leur curiosité,
les obligent à se déplacer.

J'entends le fauteuil roulant vrombir,
façonnant les ombres.
Puis je les vois :
un visage de lynx
et un corps comme le mien
et je me retrouve à désirer les deux
de nouveau.

La créature me fait signe d'approcher.

Ses gestes écrivent une phrase;
tandis que je m'avance,
je note ses détails :

flétrir, chair, bonheur

À sa commande, la vigne recouvre le couloir
étreignant des pierres chaudes,
serpentant le long du mur.

Cela devient un verbe,
« escalader »,
et je suis réorientée quand leurs griffes pointent
vers le lit de vigne au centre.

J'entends les roues derrière moi,
puis ce son.
Il résonne
comme aucun autre.
Ses longues ailes noires
montent vers le plafond
puis iel se précipite vers l'avant.

La vision féline scrute chaque détail,
chaque changement,
chaque désir.



Le désir peut-il liquéfier vos muscles?

*Peut-il agir plus doux que le
plus puissant des tranquillisants?*

Un lynx coud le monde
à travers nos différences,
tissant de la dentelle autour de mes genoux.

Le désir peut-il écraser la distance du monde, comprimant les secondes?

Iel se rapproche encore,
oeil de lynx rencontrant oeil humain,
reniflant l'air,
transformant le corps en
urgence.

Iel a battu des ailes.
Remuées,
les vignes s'emmêlent autour de ma taille/de mes pertes.

Sa langue amincit le temps,
terrains mouvants,
apaise, avec sa magie,
ce qui remue dessous.

*Je vois le monde en toi,
et le monde est épuisé.*

Puis iel plaide :

Laisse-moi me régaler de toi.







MANGUE

Jurema Araújo

Jurema Araújo est une enseignante-poète originaire de Rio de Janeiro. Elle a contribué au magazine Urbana, édité par les poètes Brasil Barreto et Samaral (paix à son âme) et au livre *Amor e outras revoluções* (*L'amour et autres révolutions*) avec plusieurs autres écrivain·e·s. En collaboration avec Angélica Ferrarez et Fabiana Pereira, elle a coédité *O livro negro dos sentidos* (*Le livre noir des sens*), une anthologie créative sur la sexualité des femmes noires au Brésil. Jurema a 54 ans ; elle a une fille, trois chiens, un chat et beaucoup d'ami·e·s.

Tu la sucés avec moi?

La mangue est mon fruit préféré.
J'ouvre ma bouche
et l'avale toute entière,
sa chair est prise entre mes dents
qui se font tendres pour ne pas la blesser
et entre ma langue et mon palais, je la serre
puis je la retire pour en lécher tous les côtés
alors que son jus coule dans ma bouche
et que je m'arrose de ce nectar délicieux
avant de l'introduire de nouveau dans ma bouche
car la mangue est semence et miel;
elle est fibre et saveur.
Et je suis ivre lorsque je termine,
toute miellée et sucrée,
mes lèvres trempées.
Mmmmm, quel est l'intérêt de la mangue, si ce n'est pour l'étaler?

Nous vous présentons le *Black Book of Senses (Le livre noir des sens)*

Je vais être honnête : lorsque Angélica et Fabi m'ont proposé de créer une collection de textes érotiques écrits par des femmes noires, j'ignorais ce que c'était que de produire un recueil. Je maîtrisais le thème de l'érotisme, mais créer un recueil... J'ai souri, timide et flattée. Je crois que je les ai remerciées – du moins je l'espère! – et je me suis dit : mais qu'est-ce que c'est que ce truc, putain?! C'est quoi ce mot pompeux que je vais devoir intégrer tout en le mettant en pratique?

Aujourd'hui, je sais ce que c'est que de créer un recueil : c'est faire l'amour avec les écrits de quelqu'un d'autre, avec l'art de quelqu'un d'autre dans le but d'en faire un livre. Et c'est exactement ce que j'ai fait. J'ai dévêtu le texte de chaque autrice avec une lascivité littéraire. J'ai eu un rapport avec les mots et les sens d'autres personnes. J'ai été pénétrée par des poèmes que je n'avais pas écrits; des contes que je n'aurais jamais osé imaginer m'ont retournée, ont chamboulé mes sentiments, ma libido. Et c'était un orgasme inhabituel et merveilleux : éthéré, corporel, sublime, à la fois intellectuel et sensitif.

Ces textes pulsaient comme un clito durci par le désir, trempé, dégoulinant de joie à chaque lecture. Des mots dont la grivoiserie m'aspirait, me faisant plonger plus profondément dans cet univers humide.

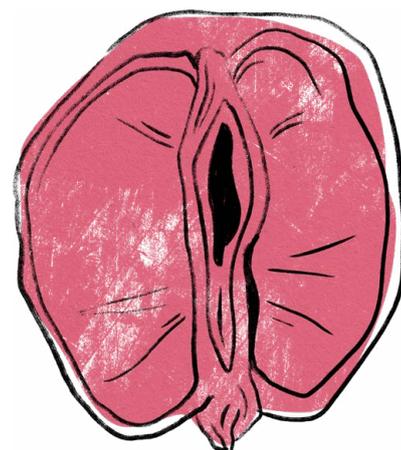
Ces femmes noires sont allées au fond de leur excitation et ont transformé leurs fantasmes érotiques les plus profonds en art. Ces œuvres sont imprégnées de la manière dont chaque autrice vit la sexualité : libre, noire, individuelle, la sienne, son pouvoir retrouvé.

J'ai choisi de classer les textes en différentes parties dans le livre, chacune étant organisée en fonction du contenu le plus délicat, explosif, évident ou implicite qu'elle renfermait.

Pour ouvrir la porte à cette « envulvée noirescence », nous proposons la section Préliminaires, avec des textes qui introduisent le lecteur dans ce monde de délicesses. Il s'agit d'une caresse plus générale et délicate afin d'accueillir les sujets que les textes aborderont dans le reste du livre.

Puis vient la chaleur du *Toucher*, qui évoque les ressentis de la peau. Cette énergie qui brûle ou transite nos corps, fait bouillir nos hormones et éveille à leur tour nos autres sens. Et même si nous sommes nombreuses à être voyeurs·euses, le contact de la peau sur une bouche humide et chaude est excitant, comme si vous naviguiez dans la douceur de la personne qui se trouve avec vous. On est séduit par le contact ferme ou doux qui nous fait frissonner et ce picotement délicieux qui nous traverse du cou au bas du dos et qui ne disparaît que le lendemain. Et la chaleur des lèvres, la bouche, la langue humide sur la peau – ah! la langue dans l'oreille, mmmm – ou peau contre peau, les vêtements glissant sur les corps, comme s'ils se voulaient une extension de la main de l'autre. S'il n'y a pas d'urgence, l'excitation absolument sauvage d'une étreinte ferme, un peu de douleur – ou pourquoi pas, beaucoup?

La section *Son* – ou mélodie? – nous montre que l'attraction pour une personne passe également par l'ouïe : c'est la voix, les chuchotements, cette musique qui permet la connexion des corps et peut constituer la trame même du désir. Pour certain·e·s d'entre nous, la seule voix d'une personne ayant un joli timbre, qu'il





soit rauque, traînant ou mélodieux, suffirait à nous donner un orgasme auditif. Elle n'aurait qu'à jurer grossièrement ou nous murmurer des mots doux à l'oreille pour nous faire frissonner du cou au coccyx.

Dans *Saveur*, nous confirmons que la langue est imbattable lorsqu'il s'agit d'aller goûter les endroits les plus enfouis et parcourir les corps pour se faire plaisir. Parfois, on l'utilise audacieusement pour goûter le nectar de l'autre. L'idée d'offrir sa fraise ou sa mangue délicieuse et juteuse à des morsures ou des coups de langue – ou des coups de langue et des morsures – nous désarme. Mais rien n'est plus délicieux que de goûter aux grottes et collines de la personne avec laquelle on est. Enfoncez votre langue bien profond pour goûter à ce bout de fruit... ou passez des heures à goûter le gland d'une queue dans votre bouche, passez votre langue sur des seins gourmands pour en goûter leurs tétons. Il s'agit de se souvenir d'une personne par la Saveur qu'elle nous a laissée.

“

Chaque fois qu'une autrice noire transforme l'érotique en art, elle brise ces chaînes racistes et néfastes qui paralysent son corps, répriment sa sexualité et nous transforment en objet de convoitise d'un autre. Écrire de la poésie érotique, c'est reprendre le pouvoir sur son propre corps et parcourir sans crainte les délices du désir pour soi-même, pour les autres, pour la vie.

Il y a aussi les textes où c'est le nez qui déclenche le désir. *L'Odeur*, mes chers-ères lecteurs-trices, est capable de nous éveiller aux délices du désir. Parfois, nous rencontrons des gens qui sentent si bon que nous voudrions les aspirer par le nez. Lorsque vous sillonnez le corps de l'autre avec le nez en commençant par le cou, sentez ce frisson délicieusement inconfortable qui parcourt votre colonne vertébrale et déshabille votre âme! Ce nez impudent se déplace ensuite vers la nuque où il capture le parfum de l'autre de telle sorte qu'en l'absence de cette personne, ce même parfum évoque, voire se répand en nous dans des souvenirs olfactifs qui ressuscitent l'odeur affolante de cette dernière.

Nous en venons au *Regard* – le plus traître des sens selon moi – où nous percevons le désir à partir d'un point de « vue ». Les textes présentent le désir et

l'excitation par le biais de la vue, qui à son tour provoque les autres sens. Il suffit parfois d'un sourire pour nous rendre dingues. L'échange de regards? Celui qui dit : « J'ai envie de toi, là, maintenant ». Ce regard possédé qui s'éteint quand vous avez fini de baiser, ou pas. Celui-là est très particulier; il attire à lui l'autre qui ne pourra en détourner ses yeux très longtemps. Ou les regards du coin de l'œil – quand on détourne le regard au moment où l'autre va tourner la tête, comme un jeu du chat et de la souris? Pris-e-s en flagrant délit, il ne nous reste plus qu'à lui décocher un large sourire.

Pour finir, l'explosion. En se promenant à travers *Tous les sens*, les textes mêlent des sentiments qui prennent des allures d'alarme et nous entraînent vers le plaisir suprême : l'orgasme.

Bien sûr, ces différents contes et poèmes ne diffèrent d'aucune façon explicite. Certains sont subtils. L'excitation fait appel à tous nos sens et, plus fondamentalement, à notre tête. C'est là que ça se passe, c'est là que se fait la connexion à tout notre corps. J'ai organisé les poèmes selon la façon dont je les sentais à chaque lecture. Libre à vous de ne pas être d'accord! Mais pour moi, il existe un sens particulier par lequel le désir passe et puis explose. Et il y a quelque chose de délicieux à découvrir duquel il s'agit.

Pour pouvoir transformer l'excitation en art, nous devons nous libérer de tous nos préjugés, de nos prisons et des stigmates dans lesquels cette société centrée sur les Blancs nous a enfermé-e-s.

Chaque fois qu'une autrice noire transforme l'érotique en art, elle brise ces chaînes racistes et néfastes qui paralysent son corps, répriment sa sexualité



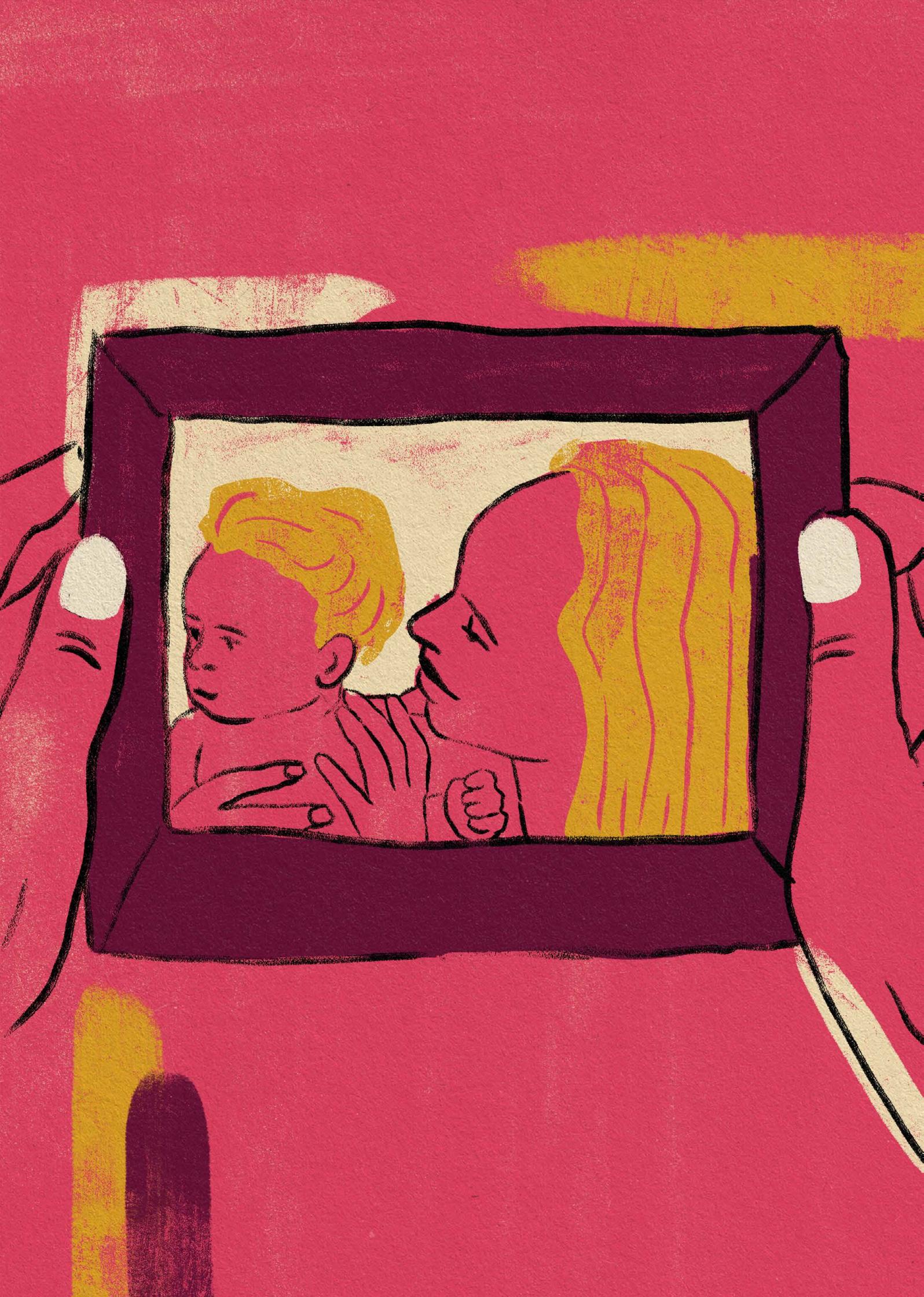
et nous transforment en objet de convoitise d'un autre. Écrire de la poésie érotique, c'est reprendre le pouvoir sur son propre corps et parcourir sans crainte les délices du désir pour soi-même, pour les autres, pour la vie.

L'érotisme littéraire reflète ce que nous sommes lorsque nous en faisons de l'art. Nous montrons ici le meilleur de nous-mêmes, nos visions de l'amour trempées de plaisir, assaisonnées d'érogénéité, répandues dans nos corps et traduites par notre conscience artistique. Nous sommes multiples et nous partageons cette multiplicité de sensations dans des mots dégoulinants d'excitation. Oui, même nos mots dégoulinent de notre désir sexuel, mouillant nos vers, transformant nos pulsions sexuelles en paragraphes. Pour nous, jouir est révolutionnaire.

Nous devons noircir nos esprits, nos corps et notre sexualité, renouer avec notre plaisir et nous réapproprier nos orgasmes. Ce n'est qu'alors que nous serons libres. Tout ce processus est une révolution et il se fait dans la douleur. Mais il y a du bonheur à se découvrir très différent·e·s de ce que l'on attendait de nous.

Je sens que je suis à vous, je suis à nous. Goûtez, prenez plaisir, régalez-vous de ces mots merveilleux avec nous.

Ce texte est une adaptation des introductions de "[O Livro Negro Dos Sentidos](#)" [Le livre noir des sens], un recueil érotique de poèmes composés par 23 autrices noires.



LA JOIE DANS LE MONDE : SIX QUESTIONS À NAIKÉ LEDAN

entretien mené par Chinelo Onwualu



Naiké Ledan est une défenseuse de la justice sociale, une féministe engagée qui met en avant 20 années d'expérience dans la défense des droits humains et de la justice sanitaire, l'autonomisation des femmes, la lutte pour l'accès universel aux services de base et l'inclusion sociale, ainsi que le renforcement des capacités de la société civile. Elle a réalisé un travail considérable au Canada, en Afrique occidentale et australe, ainsi qu'en Haïti, dans le domaine de la défense des droits civils et du renforcement des capacités des OSC, tout en mettant l'accent sur les déterminants sociaux de l'exclusion structurelle. Elle défend les principes de leadership partagé, ainsi que les espaces anticoloniaux, anti-oppressifs et anti-patriarcaux. Elle s'engage activement à soutenir les organisations dirigées par la communauté de personnes vivant avec le VIH (PVVIH), d'adolescentes et de jeunes femmes, d'hommes ayant des rapports sexuels avec des hommes, de personnes transgenres, de personnes qui consomment des drogues, de travailleur·se·s du sexe professionnel·le·s et de prisonnier·ère·s (KPs), et/ou d'autres groupes affectés. Elle a soutenu des initiatives communautaires pour le Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), l'Organisation des États américains (OEA), l'ONUSIDA et la Coalition des lesbiennes africaines (CAL), entre autres, notamment en créant des ponts entre ces organisations internationales/régionales et les OSC et défenseur·se·s LGBTQI+. Elle est titulaire d'un MSc en développement international de l'Université de Montréal et poursuit un diplôme de troisième cycle en santé publique au Global Institute of Public Health de l'Université de New York.

CHINELO On dit que tu es une activiste pour les droits des personnes trans; j'aimerais savoir quel parcours tu as eu.

NAIKE Alors, j'ai grandi en Haïti jusqu'à mes 18 ans, puis j'ai vécu à Montréal pendant 19 ans. En revenant en Haïti en 2016, je pensais rentrer à la maison, mais le lieu avait changé et j'ai dû me réajuster. Je ne me suis pas vraiment reconnectée à ma famille et mes amis d'enfance comme je l'aurais cru. Je suis revenue en tant qu'expat avec une situation professionnelle confortable, et je me suis sentie comme une étrangère pendant très longtemps. Dans le même temps, je me sentais vraiment à la maison à cause de la langue, des silences entendus, le fait de ne pas devoir tout expliquer quand on chante une pub – tu sais, ce truc qu'on partage, cette énergie, cet espace, cet esprit.

Ce qui m'a aidée, c'est que j'adorais le travail qui consiste à aller dans les terres et à documenter les connaissances des gens. Donc j'ai quitté le confort. Je suis devenue directrice nationale d'une organisation régionale qui était super mégaqueer! La majeure partie de mon travail consistait à trouver des ressources et à renforcer les capacités de la société civile. Ma stratégie était d'aller dans les campagnes, de chercher toutes ces petites organisations, d'aider à renforcer leurs capacités et de les financer. Je ne cherchais pas à rencontrer des politiciens, à serrer des mains et à prendre des photos <rires>. J'avais



Mon retour à l'amour de moi-même – que j'appellerais une « renaissance » – qui a coïncidé avec l'accouchement de mon premier enfant, l'accouchement de moi-même et le moment où je suis tombée amoureuse avec le queer en moi et mon amour des personnes de même genre. (Crédit photo : Naïké Ledan)

un très bon allié, Charlot Jeudy, l'activiste [queer] qui s'est fait tuer il y a trois ans chez lui. Nous nous sommes fortement rapproché·e·s après qu'un festival de films afroqueer que nous planifions en Haïti ait été interdit. Mais ça a fait beaucoup de bruit et déclenché les conversations à propos du queer partout, et Charlot m'a présentée à toutes les petites OSC dans les moindres recoins du pays. Et moi, j'étais juste là pour aider les organisations à s'enregistrer légalement ou à construire leur plan stratégique. Donc, ce sont tous ces petits boulots qui ont fait de moi une activiste queer et, par extension, une activiste trans, bien que je ne me dise pas activiste. C'est un terme tellement piège, tu ne trouves pas? Et c'est un nom que les autres nous donnent. Moi, je pense que je suis juste une amoureuse et une battante <rires>.

CHINELO Parle-moi de la formation que tu as menée avec l'AWID pour le festival. De quoi ça parlait et quel était le contexte?

NAIKE Les médias internationaux ne parlent pas vraiment d'Haïti, mais avec un environnement politique aussi mauvais que le nôtre, l'environnement économique était encore plus catastrophique. Étant une Haïtienne plutôt de classe moyenne, parlant plusieurs langues et ayant différents passeports, j'étais



hésitante au départ à occuper cet espace. Mais je me considère souvent davantage comme un pont que comme une personne qui parle d'elle-même. C'est comme ça que j'en suis venue à inviter Semi, une brillante jeune femme trans d'autour de Port-au-Prince, pour qu'elle vienne occuper cet espace, parler d'elle-même et nous raconter l'écosystème des réalités des femmes trans en Haïti. Nous en sommes venues à faire une séance sur le féminisme non inclusif – ou pour le dire autrement, les espaces féministes officiels – et la manière dont les filles trans en Haïti n'ont pas d'espace au sein desquels elles peuvent contribuer aux connaissances des femmes et au partage de leurs réalités. Donc, le festival de l'AWID a été pour moi l'opportunité de donner l'espace aux femmes qui devraient leur être dédié. Ce fut un super moment; on buvait du vin en ligne tout en modérant la conversation. Ma comodératrice, Semi, nous a fait part de ce que cela signifie que d'être une enfant/une fille/une femme trans à différentes étapes de sa vie. Elle a également parlé des dangers de la rue, de la pauvreté, de l'exclusion, du fait de « ne pas passer » et aussi de ses victoires.

Ma profonde conscience de moi-même au cours de mon enfance et ma forte préoccupation à questionner les inégalités et l'injustice à un très, très jeune âge (+/- 4 ans). (Crédit photo : Naïké Ledan)

CHINELO Quelle est la relation des femmes trans avec les organisations féministes en Haïti? Quelle expérience en as-tu retirée?

NAIKE Ç'a été vraiment très difficile – un crève-cœur, vraiment – cette expérience des femmes trans en Haïti. De l'inexistence absolue à une extrême sexualisation. L'autre chose qui se passe aussi c'est la manière dont elles sont tuées,

et le fait que ces assassinats ne sont pas rapportés dans les médias. Cela montre la mesure dans laquelle les femmes trans sont non existantes et effacées. Elles sont partout mais non dans les cadres professionnels, non dans les cadres féministes et non dans les cadres organisationnels. Même pas dans les organisations LGBT. Ce n'est que récemment, et suite à un énorme effort de plaidoyer, que certaines de ces organisations se réajustent en quelque sorte. Mais dans les espaces féministes, c'est toujours hors de question. On doit toujours faire avec le vieux discours d'exclusion : « Ce ne sont pas des femmes. Bien sûr, si elles peuvent passer... ». La culture du passing, c'est en réalité une question de gestion des risques – à quel point tu passes et à quel point tu ne passes pas, et ce que cela veut dire pour ton corps et la violence que cela lui inflige. Dans les réalités d'exclusion des trans dans lesquelles nous vivons, qui sont reproduites dans de nombreux espaces féministes, celles qui passent complètement peuvent être considérées être des filles, mais seulement dans une certaine mesure.

Mais tomber en amour, avoir une conversation et rester dans le placard, et souhaiter une certaine esthétique ou une carrière? De fait, la conversation sur la thérapie hormonale porte en réalité sur la réduction des risques, comme Semi elle-même l'a mentionné lors de la formation. Mais on n'a pas l'option de la thérapie hormonale ici, on n'a pas le cadre médical ni le système qui soutiendrait celles qui voudraient choisir cette option.

CHINELO Tu parles de la manière dont les trans et les queer sont considéré·e·s dans la société, je trouve que ça pourrait ressembler à la situation au Nigéria, qui peut être un environnement profondément homophobe.

NAIKE Haïti est un pays très complexe, d'une très belle manière. Rien n'est simple, tu sais, rien ne se fait jamais d'une seule manière. Les Haïtiens et les Haïtiennes sont très tolérant·e·s – et sont également très homophobes. Il y a des coins de campagne où les gens ne sont pas vraiment si homophobes,

“

Je suis revenue en tant qu'expat avec une situation professionnelle confortable, et je me suis sentie comme une étrangère pendant très longtemps. Dans le même temps, je me sentais vraiment à la maison à cause de la langue, des silences entendus, le fait de ne pas devoir tout expliquer quand on chante une pub – tu sais, ce truc qu'on partage, cette énergie, cet espace, cet esprit.

parce que les temples vaudous sont là, et c'est une religion qui respecte la vie. Un principe essentiel de la religion vaudou est que toutes et tous les enfants sont des enfants. Donc, il n'y a pas de vrai ou faux dans cette religion. Depuis la nuit des temps, les gens considèrent Haïti comme un havre, un lieu où les gens sont tolérants – je te parle là des années 1970, 1980, avant le VIH, les années 1990 même. Puis il y a eu le tremblement de terre [en 2010], dans lequel environ 300 000 personnes ont trouvé la mort. Et alors tout cet argent est arrivé du Sud des États-Unis par le biais des Évangélistes, pour reconstruire le pays et pour trouver Jésus. Donc l'homophobie en Haïti est très récente. Dans le tréfonds, dans le cœur de l'âme de la culture, je ne peux pas vraiment dire qu'Haïti est homophobe. Mais dans la vie de tous les jours, ça colle vraiment à la peau des personnes queer, toute cette violence. Et sur celle des femmes, des femmes pauvres, des femmes à la peau foncée aussi parce que le colorisme est bien ancré dans les Caraïbes.

CHINELO Comment as-tu géré cela? Quelle a été ta stratégie de survie?

NAIKE J'aime vraiment beaucoup mon travail. J'adore travailler. Au début, quand je suis arrivée, je travaillais avec cette horrible ONG mais je faisais un travail génial. J'étais toujours à la campagne, discutant et apprenant des gens, des femmes. Et ça m'a comblée pendant si longtemps, parce que je suis vraiment très amoureuse de ma culture, des personnes noires, des femmes noires – des vieilles femmes noires, des bébés noir.e.s. Ça me nourrit vraiment spirituellement. Quand on était au Canada, mes enfants étaient dans ces écoles où il n'y avait que des blancs et des blanches et iels étaient instrumentalisé.e.s. Iels ne parlaient ni créole ni français. Et maintenant, iels courent librement dans la cour et commencent à se battre en créole. J'ai aussi trouvé des poches de survie auprès des gens que j'ai rencontrés. J'ai créé des liens avec les queer et d'autres qui étaient des bizarres comme moi, et ça



Mon retour à Haïti dans le cadre de mon processus de décolonisation, et de mon choix de mettre physiquement, et sans compromis, mes sens et les sens de ma famille en phase avec la magie et la culture noire. (Crédit photo : Naiké Ledan)

vraiment été magique. Mais aujourd'hui, j'ai davantage mal parce que je ne me sens plus en sécurité en Haïti. Il y a environ 40 enlèvements par semaine à Port-au-Prince – et c'est ainsi depuis 2018. J'ai commencé à devenir anxieuse et à avoir des attaques de panique. Donc, l'heure est venue pour moi de partir, et je me demande régulièrement « C'est où la maison? ». J'ai passé 19 ans à Montréal mais je ne m'y suis jamais sentie chez moi. Quand je suis partie, cela ne m'a jamais manqué et je ne veux donc pas y retourner. Je pleure beaucoup ces derniers temps parce que j'ai l'impression d'entamer un deuxième exil.

CHINELO Quelle est ta relation au plaisir, aux loisirs et au repos?

NAIKE Ma relation avec le plaisir, les loisirs et le repos sont une seule et même chose pour moi. C'est le moment vécu où je me laisse aller à profiter de la chaleur du soleil sur mon visage, par exemple. C'est un plaisir, un loisir et un repos en même temps.

Le plaisir : c'est l'espace où je me réfugie, qui se résume généralement à un havre de célébration de moi-même. Je me réserve le pouvoir et le droit d'être bruyante ou calme, alors que je profite du plaisir que j'expérimente. Tout le plaisir auquel je m'adonne vicieusement et abondamment, notamment mais non exclusivement, le plaisir de la solitude et du silence.

Les loisirs : faire du vélo, assister à des festivals de musique, manger, déguster du vin et danser des danses traditionnelles du vaudou haïtien font partie de tout ce à quoi je m'adonne en ce moment.

Le repos : c'est ce pourquoi je vis. En tant qu'hyper performante et que personne qui est littéralement en amour avec son travail, il est paradoxal de voir à quel point je suis paresseuse. Personne ne sait ça parce que tout ce que le monde voit en moi, c'est la bête de travail satisfaite. Personne ne sait à quel point je peux, sans compromis et profondément, me plonger dans l'oisiveté.



Je suis revenue en tant qu'expat avec une situation professionnelle confortable, et je me suis sentie comme une étrangère pendant très longtemps. Dans le même temps, je me sentais vraiment à la maison à cause de la langue, des silences entendus, le fait de ne pas devoir tout expliquer quand on chante une pub – tu sais, ce truc qu'on partage, cette énergie, cet espace, cet esprit.



INCARNER UN PLAISIR EN PLEINE CONSCIENCE DES TRAUMATISMES

Tshegofatso Senne

Écoutez
ici !



Tshegofatso Senne est un·e féministe noir·e atteint·e d'une maladie chronique et genderqueer qui fait le maximum. Une grande partie de son travail est axée sur le plaisir, la communauté et le rêve et s'alimente de l'abolitionnisme somatique et du handicap, de la guérison et des justices transformatives. Tshegofatso écrit, fait des recherches et s'exprime sur des questions concernant le féminisme, la communauté, la justice sexuelle et reproductive, le consentement, la culture du viol et la justice, et élabore depuis 8 ans des théories sur la façon dont le plaisir recoupe ces différents thèmes. Tandis qu'il dirige sa propre entreprise, Them·bekile Stationery, sa plateforme communautaire Hedone rassemble les gens pour explorer et comprendre le pouvoir du plaisir et de la prise de conscience de traumatismes dans leur vie quotidienne. Tshegofatso travaille avec des jeunes sur tout le continent par le biais d'ateliers, en les conseillant sur les questions de plaisir et de libération, et en utilisant la créativité et la narration comme solutions fractales aux injustices sociales. Sa conférence TEDx « Reimagining BDS » (« Réimaginer le BDSM ») se penche sur la tendresse et l'amour qui se manifestent dans un style de vie souvent perçu sous un jour extrême. Tshegofatso croit profondément au potentiel individuel et collectif des personnes en tant qu'acteur·trice·s du changement régénérateur et durable, du plaisir et du travail de soin.

Le corps. Notre maison la plus permanente.

C'est dans notre corps, et non dans notre cerveau pensant, que nous expérimentons la plupart de nos douleurs, nos plaisirs, nos joies, et là où nous traitons la majeure partie de ce qui nous arrive. C'est également là que nous faisons la plupart de notre travail de guérison, et notamment notre guérison émotionnelle et psychologique. Et c'est là où nous faisons l'expérience de la résilience et d'une sorte de flux.

Ces mots, ceux de Resmaa Menakem dans son roman *My Grandmother's Hands* résonnent toujours en moi.

Le corps contient nos expériences. Nos mémoires. Notre résilience. Et comme l'a écrit Menakem, le corps contient également nos traumatismes. Il emploie des mécanismes spontanés de protection pour arrêter ou prévenir les dommages supplémentaires. Le pouvoir du corps. Le traumatisme, ce n'est pas l'événement, c'est la manière dont nos corps répondent aux événements qui nous semblent dangereux. Et le trauma reste souvent coincé dans notre corps, jusqu'à ce que nous l'abordions. Il n'est pas possible de faire autrement – c'est ainsi que notre corps l'entend.

En utilisant l'appli Digital Superpower de Ling Tan, j'ai observé les réactions de mon corps alors que je me promenais dans différents quartiers de ma ville, Johannesburg, en Afrique du Sud. L'appli est une plateforme en ligne pilotée par le mouvement qui permet de suivre nos perceptions pendant que l'on se déplace dans un lieu, en saisissant et en enregistrant les données. Je m'en suis servie pour faire le suivi de mes symptômes psychosomatiques – les réactions physiques connectées à une cause psychologique. Il pouvait s'agir de flashbacks. D'attaques de panique. De serrement de poitrine. L'accélération du rythme cardiaque. De maux de tête dus à la tension. De douleurs musculaires. D'insomnie. De difficulté à respirer. J'ai suivi ces symptômes tout en marchant et en me déplaçant dans différents coins de Johannesburg. Et je me suis demandé.e :

Où pouvons-nous être en sécurité? *Peut-on être en sécurité?*

Les réponses psychosomatiques peuvent avoir plusieurs causes, certaines moins sévères que d'autres. Lorsque l'on a vécu un traumatisme, on peut être dans une détresse très intense lors d'événements ou de situations similaires. J'ai fait le relevé de mes sensations, sur une échelle de 1 à 5, où 1 correspond aux cas où je n'ai ressenti presque aucun de ces symptômes – plutôt à l'aise

que sur mes gardes et à fleur de peau, ma respiration et mon rythme cardiaque étaient stables, je ne regardais pas par-dessus mon épaule – et 5 à l’opposé : des symptômes qui me rapprochaient de l’attaque de panique.

En tant que personne noire. En tant que personne queer. En tant que personne de genre queer qui pouvait être perçue comme une femme, selon mon expression de genre ce jour-là.

Je me suis demandé.e :

Où pouvons-nous être en sécurité?

Même dans les quartiers que l’on pourrait considérer comme « sûrs », je me sentais constamment en panique. Je regardais autour de moi pour vérifier que je n’étais pas suivie, ajustant la manière dont mon T-shirt tombait pour que mes seins ne soient pas trop moulés, regardant autour de moi pour m’assurer que je connaissais plusieurs sorties, si je sentais tout à coup un danger là où j’étais. Une route sans personne fait monter l’anxiété. Une route bondée aussi. Prendre un Uber aussi. Marcher dans une rue publique également. Et être dans mon appartement aussi. Tout comme de récupérer une livraison au pied de mon immeuble.

Peut-on être en sécurité?

Pumla Dineo Gqola parle de l’usine de peurs féminines. Vous en avez peut-être une vague idée, mais si vous êtes une personne socialisée en tant que femme, vous connaîtrez très bien ce sentiment. Ce sentiment d’avoir à planifier chaque pas que vous faites, que vous vous rendez au travail, à l’école, ou fassiez simplement une course. Ce sentiment d’avoir à surveiller la manière dont on s’habille, on parle, on s’exprime en public et dans les espaces privés. Ce sentiment au creux de l’estomac si on doit se déplacer la nuit, aller chercher une livraison, ou avoir affaire à toute personne qui continue à se socialiser en tant qu’homme cis. Harcelées dans la rue, toujours sous la menace de la violence. Exister pour nous, quel que soit l’espace, s’accompagne d’une peur innée.

La peur est un phénomène à la fois individuel et sociopolitique. Au niveau individuel, la peur peut faire partie d’un système d’avertissement sain qui se développe bien [...] Lorsque l’on pense à la peur, il est important de prendre en compte à la fois les notions d’expérience émotionnelle individuelle et les modalités politiques par lesquelles la peur a été utilisée à des fins de

contrôle à diverses époques.

- Pumla Dineo Gqola, dans son ouvrage *Rape: A South African Nightmare*

En Afrique du Sud, les *femmes* cis, les *femmes* et les *queers* savent que chaque pas que nous faisons à l'extérieur – des pas pour faire des choses ordinaires comme se rendre dans un magasin, prendre un taxi jusqu'au travail, un Uber pour rentrer d'une fête – toutes ces actions sont une négociation avec la violence. Cette peur, elle fait partie du traumatisme. Pour s'adapter au traumatisme que l'on porte dans nos corps, nous élaborons des réponses à la détection du danger – on examine les réactions émotives des personnes autour de nous, à la recherche d'« amabilité ». Nous sommes constamment sur nos gardes.

Jour après jour. Année après année. Vie après vie. Génération après génération.

“

Le corps contient nos expériences. Nos mémoires. Notre résilience. Et comme l'a écrit Menakem, le corps contient également nos traumatismes. Il emploie des mécanismes spontanés de protection pour arrêter ou prévenir les dommages supplémentaires. Le pouvoir du corps. Le traumatisme, ce n'est pas l'événement, c'est la manière dont nos corps répondent aux événements qui nous semblent dangereux. Et le trauma reste souvent coincé dans notre corps, jusqu'à ce que nous l'abordions. Il n'est pas possible de faire autrement – c'est ainsi que notre corps l'entend.

L'auteur de *The Body Keeps the Score*, Bessel van der Kolk, explique à propos de la difficulté supplémentaire que pose ce système de défense acquis, que

Elle perturbe la capacité à correctement lire les autres, ce qui rend les survivant.e.s de traumatisme moins à même de détecter le danger, ou plus à même de croire avoir perçu un danger là où il n'y en a pas. Il faut une énergie considérable pour continuer à fonctionner tout en portant la mémoire de la terreur, et la honte d'une faiblesse et d'une vulnérabilité infinie.

Comme le dit Resmaa Menakem, le traumatisme est partout; il s'infiltré dans l'air que nous respirons, l'eau que nous buvons, la nourriture que nous ingérons. Il est présent dans les systèmes qui nous gouvernent, l'institution qui nous enseigne et qui nous traumatise aussi, et au sein des contrats sociaux que nous concluons les un.e.s avec les autres. Plus important encore, nous prenons le trau-



matisme avec nous partout où nous allons, dans nos corps, nous épuisant et sapant notre santé et notre bonheur. Nous portons cette vérité dans nos corps. Des générations d'entre nous l'ont fait.

Alors, pendant que je marche dans ma ville, que ce soit dans un quartier considéré « sûr » ou non, je porte les traumatismes de générations dont les réactions sont intégrées dans mon corps. Mon cœur palpite, je commence à avoir du mal à respirer, ma poitrine se resserre – parce que mon corps a l'impression que le traumatisme a lieu exactement à ce moment-là. Je vis avec une hypervigilance. Au point où l'on est soit trop sur ses gardes pour profiter de la vie sans souci, soit trop engourdi·e pour absorber de nouvelles expériences.

Pour que nous commencions à guérir, nous devons reconnaître cette vérité.

Ces vérités qui vivent dans nos corps.

Ce traumatisme est ce qui empêche nombre d'entre nous de vivre les vies que nous voulons. Demandez à n'importe quelle femme ou personne queer à quoi ressemble la sécurité pour elle, et elle vous donnera principalement des exemples de tâches très simples – pouvoir simplement vivre une vie joyeuse, sans la menace constante de la violence.

Les sentiments de sécurité, de confort et d'aise sont spatiaux. Incarner nos traumatismes influence la manière dont nous percevons notre propre sécurité, affecte les manières dont nous interagissons avec le monde et modifie les possibilités pour nous de vivre et d'incarner toute chose plaisante ou joyeuse.

Nous devons refuser cette encombrante responsabilité et nous battre pour un monde sûr pour nous toutes et tous. Nous, qui nous déplaçons avec nos blessures, sommes des battantes. Le patriarcat peut nous terroriser et nous brutaliser, nous ne cesserons pas le combat. Alors que nous continuons à descendre dans la rue, en défiant la peur de manière spectaculaire et apparemment insignifiante, nous nous défendons et parlons en notre propre nom.

- Pumla Dineo Gqola, dans son ouvrage *Rape: A South African Nightmare*

Où pouvons-nous être en sécurité? Comment commencer à se défendre, pas simplement physiquement mais également émotionnellement, psychologiquement et spirituellement?

« Le traumatisme nous transforme en armes » déclarait Adrienne Maree Brown dans un entretien mené par Justin Scott Campbell. Et son ouvrage, *Pleasure Activism*, propose plusieurs méthodes pour guérir ce traumatisme et nous ancrer dans la compréhension que la guérison, la justice et la libération peuvent également être des expériences plaisantes. Et particulièrement pour celles d'entre nous qui sont les plus marginalisées, qui ont peut-être été éduquées à faire rimer souffrance avec « ce travail ». Ce travail que tant d'entre nous ont entamé en tant qu'activistes, bâtisseuses communautaires et travailleuses, celles qui sont au service des plus marginalisées, ce travail que nous souffrons à réaliser, nous épuisant et ne prenant que rarement soin de nos esprits et de nos corps. L'alternative est d'être mieux informées à propos de nos traumatismes, capables d'identifier nos propres besoins et de devenir profondément incarnées. Cette incarnation signifie que nous sommes tout simplement plus à même de faire l'expérience du monde à travers les sens et les sensations de notre corps, en reconnaissant ce qu'ils nous disent plutôt qu'en supprimant et en ignorant l'information qu'ils nous communiquent.

Être en conversation continue avec notre corps vivant et pratiquer ces conversations avec intention nous connecte plus profondément à l'incarnation. Cela nous permet de rendre tangibles les émotions que nous ressentons lorsque nous interagissons avec le monde, que nous apprenons à apprivoiser notre corps et que nous comprenons tout ce qu'il essaie de nous enseigner. En comprenant le traumatisme et l'incarnation de pair, nous pouvons commencer à débiter la guérison et à accéder au plaisir de manière plus holistique, saine et dans notre vie de tous les jours sans honte ou culpabilité. Nous pouvons commencer à accéder au plaisir en tant qu'outil de changement individuel et social, en puisant dans le pouvoir de l'érotique, comme le décrivait Audre Lorde. Un pouvoir qui nous permet de partager la joie à laquelle nous accédons

et dont nous faisons l'expérience, élargissant notre capacité à être heureuses et à comprendre que nous le méritons, même avec notre traumatisme.

Puiser dans le plaisir et incarner l'érotique nous gratifie de la possibilité d'être délibérément vivantes, de nous sentir ancrées et stables et de comprendre notre système nerveux. Cela nous permet de comprendre et de nous défaire des bagages générationnels que nous portons sans le réaliser; nous pouvons acquérir du



pouvoir grâce à la connaissance que même aussi traumatisées que nous le sommes, aussi traumatisées que nous pourrions potentiellement l'être à l'avenir, nous méritons tout de même des vies plaisantes et joyeuses, et que nous pouvons partager ce pouvoir avec nos gens. C'est l'aspect communautaire qui manque aux manières dont nous prenons soin de nous-mêmes; l'autosoin ne peut exister sans soin communautaire. Nous sommes en mesure de sentir une confiance interne plus profonde, une sécurité et un pouvoir en nous-mêmes, particulièrement face à des traumatismes ultérieurs qui déclencheraient des réactions en nous, car nous savons comment nous apaiser et nous stabiliser. Toute cette compréhension nous mène à un pouvoir interne profond et nourri, qui nous permet de relever tous les défis qui se présentent à nous.

Comme celles qui vivent avec des traumatismes générationnels profonds, nous en sommes venues à perdre confiance, voire à penser que nous sommes incapables de contenir et d'accéder au pouvoir que nous avons. Dans « Uses of the Erotic: The Erotic as Power », Lorde nous enseigne que l'érotique offre une source de régénération, une manière d'exiger mieux pour nous-mêmes et pour nos vies.

Car l'érotique n'est pas simplement une question de ce que nous faisons; c'est de savoir dans quelle mesure nous pouvons précisément et entièrement ressentir le faire. Dès lors que nous connaissons la mesure dans laquelle nous sommes capables de ressentir ce sens de satisfaction et de complétude, nous pouvons alors observer quelle activité dans notre vie nous rapproche le plus de cette complétude.

Je ne dis rien de tout ça à la légère – je sais que c'est plus facile à dire qu'à faire. Je sais que nombre d'entre nous sont empêchées de comprendre ces réalités, de les internaliser, voire de les guérir. La résistance s'accompagne d'actes où l'on se sent en insécurité, mais elle n'est pas impossible. Résister à des structures de pouvoir qui maintiennent les plus puissants en sécurité mettra toujours en danger celles d'entre nous qui sont poussées dans la marge. Reconnaître les traumatismes que vous avez affrontés, c'est réclamer vos expériences vécues, celles qui sont passées et celles qui suivront; c'est la résistance qui incarne cette connaissance que nous méritons, plutôt que les miettes que ces systèmes nous ont obligées à avaler. C'est une résistance qui comprend que le plaisir est compliqué par le traumatisme, mais que l'on peut y accéder de manière arbitraire et puissante. C'est une résistance qui reconnaît que notre traumatisme est une ressource qui nous connecte les unes aux autres et qui peut nous permettre de

nous sentir mutuellement en sécurité. C'est une résistance qui comprend que même avec le plaisir et la joie, ce n'est pas une utopie; nous blesserons encore et serons de nouveau blessées, mais nous serons mieux outillées pour survivre et nous épanouir dans une communauté de soins et de gentillesse diversifiés. Une résistance qui fait de la place à la guérison et à la connexion à notre être humain en entier. La guérison ne sera jamais une balade agréable, mais elle commence avec la reconnaissance de la possibilité. Lorsque l'oppression nous fait croire que le plaisir est quelque chose auquel tout le monde a un accès égal, une des manières par lesquelles nous commençons à faire le travail de réclamation de nos êtres entiers – nos êtres entiers libérés et libres – est de réclamer notre accès au plaisir.

Leah Lakshmi Piepzna-Samarasinha a écrit dans sa contribution à *Pleasure Activism*,

Je sais que, pour la plupart des gens, les mots « soins » et « plaisir » ne peuvent absolument pas faire partie d'une même phrase. Nous nageons toutes dans la haine validiste de nos corps qui ont des besoins, et on nous propose un choix vraiment merdique : n'avoir aucun besoin et obtenir l'autonomie, la dignité et le contrôle de notre vie ou admettre que nous avons besoin de soins et perdre tout cela.

Le pouvoir que cela a? Nous comprenons nos traumatismes, donc nous comprenons ceux des autres; nous incarnons les sensations que nous vivons et y prêtons attention plutôt que de les négliger ou les éviter. Les manières dont nous accédons au plaisir nous donnent envie de partager cette joie dans nos communautés. En tenant compte des traumatismes, on se donne davantage de place pour faire l'expérience de tout cela et on se donne à nous-mêmes, et aux autres, la permission de guérir. Imaginez

“

Les sentiments de sécurité, de confort et d'aise sont spatiaux. Incarner nos traumatismes influence la manière dont nous percevons notre propre sécurité, affecte les manières dont nous interagissons avec le monde et modifie les possibilités pour nous de vivre et d'incarner toute chose plaisante ou joyeuse.

une communauté dans laquelle tout le monde a accès à des ressources et a le temps de vivre une vie plaisante, de la manière dont toutes et tous le veulent et le méritent. Dans laquelle les traumatismes spatiaux sont atténués parce que les personnes qui occupent ces espaces ont conscience des traumatismes, sont pleines d'attention bienveillante. N'est-ce pas ça, la guérison? N'est-ce pas un travail au niveau des traumatismes générationnels? N'est-ce pas la base pour un avenir plus sain et durable pour tout le monde?

Il est temps de nous reconnecter à cette sagesse ancestrale selon laquelle nous méritons de vivre des vies pleines. Nous devons reprendre contact avec notre droit naturel à la joie et à l'existence pour nous-mêmes. De ressentir du plaisir pour le simple plaisir. De ne pas vivre des vies de terreur. Cela paraît radical ; cela semble radical. Dans un monde où nous avons été socialisées et traumatisées à taire, à avoir peur, à ressentir et à rester impuissantes, à être cupides et à vivre avec ces problèmes structurels qui entraînent des maladies mentales, quel cadeau et quel émerveillement que de commencer à ressentir, d'être dans une communauté avec celles qui ressentent, dans laquelle nous sommes sainement interdépendantes, de s'aimer mutuellement et complètement. La sensation est radicale. Le plaisir est radical. La guérison est radicale.

Vous avez la permission de ressentir du plaisir. Vous avez la permission de danser, créer, faire l'amour à vous-même et à d'autres, célébrer et cultiver la joie. Vous êtes encouragées à le faire. Vous avez la permission de guérir. Ne le retenez pas à l'intérieur, n'essayez pas de traverser cela toute seule. Vous avez la permission de faire le deuil. Et vous avez la permission de vivre.

- Adrienne Marre Brown « You Have Permission »

L'incarnation somatique nous permet d'explorer notre traumatisme, d'y travailler et de faire des connexions significatives avec nous-mêmes et avec le collectif. Faire cela sur la durée entretient notre guérison. Tout comme le traumatisme, la guérison n'est pas un événement à occurrence unique. Cette guérison nous aide à aller vers la libération individuelle et collective.

Dans « A Queer Politics of Pleasure », Andy Johnson parle de la manière dont le fait de rendre le plaisir queer nous apporte des sources de guérison, d'acceptation, de relâchement, de jeu, d'entièreté, de défiance, de subversion et de liberté. Quelle ouverture! En incarnant le plaisir de manière si holistique, si queer, nous sommes en mesure de reconnaître la limite.

Rendre le plaisir queer nous pose également les questions à l'intersection de nos rêves et de nos réalités vécues.

Qui est assez libre ou considéré assez méritant pour ressentir du plaisir? Quand sommes-nous autorisés à ressentir le plaisir ou à être satisfaits? Avec qui pouvons-nous faire l'expérience du plaisir? Quel type de plaisir est accessible? Qu'est-ce qui nous limite dans notre accès total à notre potentiel érotique et de satisfaction?

- Andy Johnson, « A Queer Politics of Pleasure »

Lorsque nos pratiques de plaisir, qui prennent en compte le traumatisme, sont ancrées dans les soins communautaires, nous commençons à répondre à quelques-unes de ces questions. Nous commençons à en comprendre le potentiel libérateur. En tant qu'activistes du plaisir, c'est la réalité au sein de laquelle nous nous ancrons. La réalité qui dit : « mon plaisir peut-être fractal, mais il a le potentiel de guérir non seulement moi et ma communauté, mais des lignées futures ».

Je suis un système entier; nous sommes des systèmes entiers. Nous ne sommes pas que nos douleurs, que nos peurs, et que nos pensées. Nous sommes des systèmes entiers prévus pour le plaisir et nous pouvons apprendre comment dire oui depuis l'intérieur.

- Prentis Hemphill, entretien mené par Shar Jossell

Il y a un monde de plaisir qui nous permet de commencer à nous comprendre de manière holistique, avec des façons qui nous donnent la place de reconstruire les réalités qui affirment que nous sommes capables et que nous méritons du plaisir quotidien. Le BDSM, un de mes plaisirs les plus profonds, me permet d'entrevoir ces réalités où je peux sentir et guérir mon traumatisme, tout en sentant les incommensurables possibilités de dire oui depuis l'intérieur. Alors que le traumatisme me bloque dans un cycle de combat ou de fuite, le bondage, l'agenouillement, l'impact et les jeux de respiration m'encouragent à rester ancrée et connectée, me reconnectant à ma restauration. Le plaisir ludique me permet de guérir, d'identifier où l'énergie traumatique est emmagasinée dans mon corps et d'y centrer mon énergie. Il me permet d'exprimer les sensations que ressent mon corps avec des cris de douleur et de satisfaction, d'exprimer mon « non » sans aucune peur et de me délecter dans le « oui, carrément ». Avec un plan de sécurité, des soins après la pratique et une compréhension approfondie du traumatisme, la perversion offre un lieu de plaisir et de guérison d'une valeur inestimable.

Donc, que votre plaisir prenne la forme de la préparation d'un repas à votre rythme, d'avoir des relations sexuelles, de rester au lit plusieurs jours avec vos partenaires, de participer à des collectifs de soins adaptés aux situations de handicap, d'avoir quelqu'un qui vous crache dans la bouche, de faire des sorties accessibles, d'avoir des rendez-vous de câlins, de participer à une soirée dansante en ligne, de passer du temps dans votre jardin, d'être étouffée dans un donjon,

J'espère que vous prenez le plaisir avec vous partout où vous allez. J'espère qu'il vous guérit, vous et ceux qui vous entourent.

Reconnaître le pouvoir de l'érotique au sein de nos vies peut nous donner l'énergie de poursuivre le véritable changement au sein de notre monde.

- Audre Lorde, « Uses of the Erotic: The Erotic as Power »



HÔPITAL

Photos de Mariam Mekiwi



Mariam Mekiwi est une cinéaste et photographe originaire d'Alexandrie qui vit et travaille à Berlin.

« C'est peut-être le moment de repenser à ce à quoi peut ressembler une révolution. Peut-être qu'elle ne ressemble pas à une marche de personnes handicapées en colère dans les rues. Peut-être ressemble-t-elle plutôt à un monde qui s'immobilise parce que tous les corps qui le composent sont épuisés – parce qu'il faut donner la priorité aux soins avant qu'il ne soit trop tard. »-
Johanna Hedva (<https://getwellsoon.labr.io/>)

Les hôpitaux sont des institutions, des sites vivants du capitalisme, et ce qui se joue lorsque quelqu'un est censé se reposer est un microcosme du système lui-même.

Les institutions sont conçues pour nous séparer de nos systèmes de soins – nous nous retrouvons isolé.e.s dans des structures rigidement hiérarchisées, et nous avons souvent l'impression que les soins nous sont imposés plutôt que donnés ou pris dans le cadre d'une conversation. Les soins institutionnels, du fait de leur intégration dans la demande capitaliste, sont cloisonnés : une personne s'occupe de votre jambe et uniquement de votre jambe, une autre s'occupe de votre tension artérielle, etc.

La photographe Mariam Mekiwi a dû subir une opération le mois dernier et documenté le processus. Ses portraits d'environnements aseptisés – néons blancs, rangées et rangées de structures répétitives – dans une palette de couleurs délavées reflètent un lieu vidé de toute vie et de tout mouvement. C'était l'une des façons pour Mariam de garder son esprit vivant. C'était une forme de protestation à l'intérieur des limites d'une institution avec laquelle elle devait s'engager.

Les photos forment le portrait de quelque chose d'incroyablement vulnérable, car regarder quelqu'un.e vivre l'effondrement de son propre corps est toujours un rappel sacré de notre propre fragilité. C'est aussi un rappel de la fragilité de ces systèmes de soins, qui peuvent nous être refusés pour de multiples raisons – allant du manque d'argent au fait de ne pas être dans un corps considéré comme suffisamment précieux, un corps peut-être trop féminin, trop homosexuel ou trop brun.

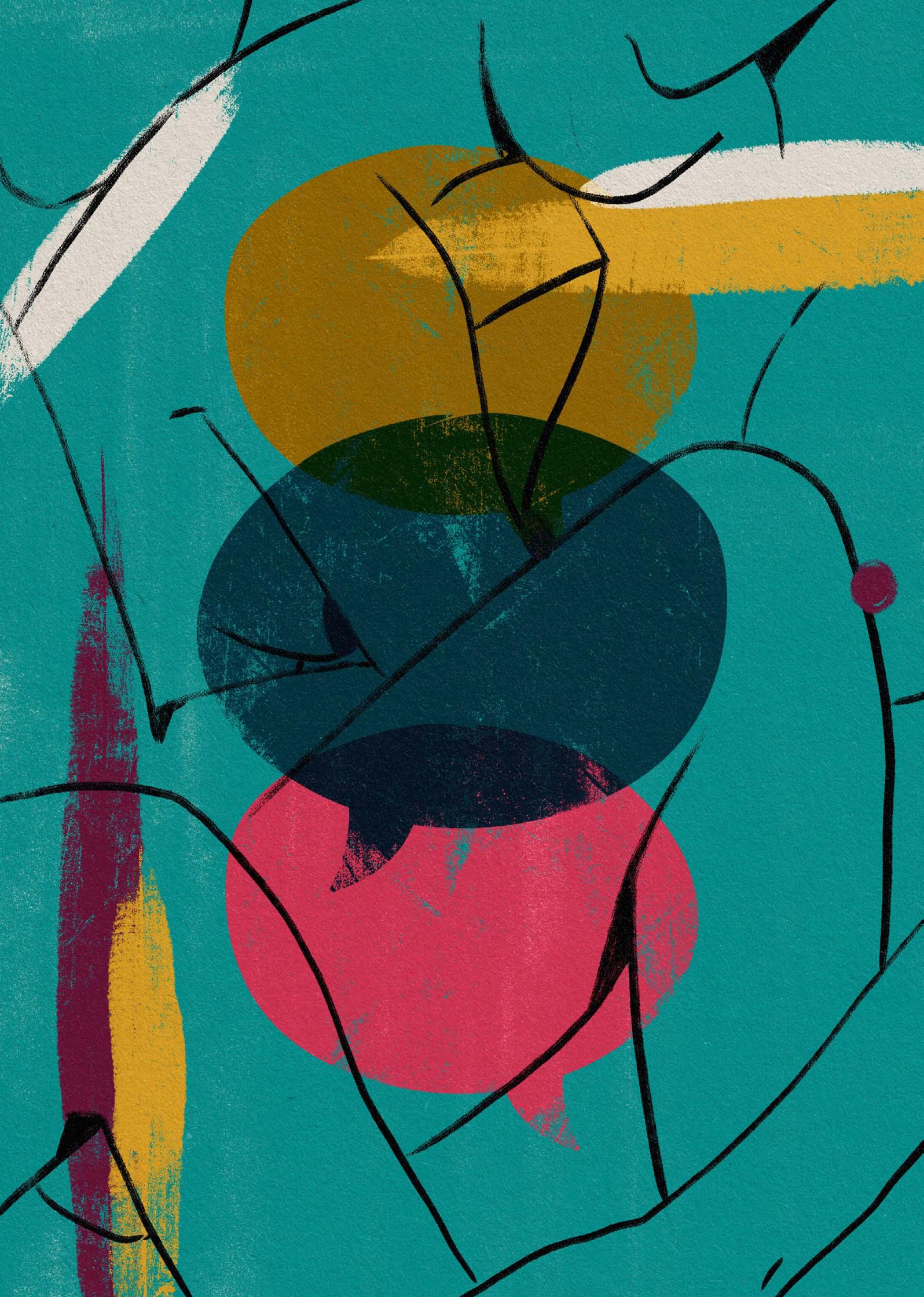
Des soins vécus comme désincarnés et solitaires, susceptibles d'être révoqués à tout moment, ne nous aident pas à nous épanouir. Et c'est très différent de la façon dont les êtres humains se comportent réellement lorsqu'ils prennent soin les un.e.s des autres. À quoi ressemblerait notre monde si nous nous engageons à démanteler les structures capitalistes actuelles qui entourent notre santé? À quoi ressemblerait-il, si nous le réimaginions radicalement?



“

Ses portraits d'environnements aseptisés – néons blancs, rangées et rangées de structures répétitives – dans une palette de couleurs délavées reflètent un lieu vidé de toute vie et de tout mouvement. C'était l'une des façons pour Mariam de garder son esprit vivant. C'était une forme de protestation à l'intérieur des limites d'une institution avec laquelle elle devait s'engager.





UNE CONVERSATION QUI ÉMEUT

Yannia Sofía Garzón Valencia



Je suis une femme noire et une tisserande communautaire. Je vis à Santander de Quilichao dans le Cauca, en Colombie. Je m'intéresse aux processus créatifs autour desquels s'organise une vie collective durable. J'aime échanger des idées et cuisiner, faire des recherches et analyser, planter des graines et apprendre des plantes, lire et jouer. Je coordonne actuellement l'[Observatoire des violences fondées sur le genre à l'encontre des communautés afro-descendantes en Colombie](#) (@VigiaAfro sur Twitter).

Merci, Ángela et Pilar

Nous « partageons » toutes les trois l'après-midi dans un quartier du sud de Bogotá.

Il y avait une aire de jeux verte particulièrement grande, et nous étions assises sur de petits tabourets de bois sous un grand sureau. Nous faisons enfin l'expérience de cette autre forme d'amour – ce plaisir d'être ensemble et de s'écouter les unes les autres. Pour moi, ce genre de discussion compte parmi les expressions d'amour dont la vie me permettait de profiter depuis peu. Je ne savais pas que cette autre forme d'amour – que l'on trouve en dehors d'ateliers de formation, d'espaces d'activisme, de classes ou de lieux de travail – était possible. Mais nous trois, amies, avons passé l'après-midi entre nous, sans prétendre ne pas remarquer nos couleurs de peau respectives. C'était, au contraire, un facteur vécu qui nous permit de discuter de manière très intime des similitudes et des différences de nos expériences d'enfance et de jeunesse.

Ces discussions n'avaient aucun lien avec les prochaines activités du mouvement noir en Colombie, mais elles m'ont néanmoins nourrie et ont acquis de nouvelles significations. Notre intimité découlait de notre rapprochement, notre reconnaissance mutuelle et la perception de nos libérations uniques et individuelles. Et par la prise de conscience qu'il n'y a pas une, mais bien plusieurs voies vers la libération – ces voies que nous incarnions chaque fois que nous disions « non » et nous nous rebellions. Loin de tout malaise, nous nous sommes rencontrées avec une réelle authenticité empreinte de faiblesse et de force, qui nous rapprochait plus qu'elle ne nous séparait.

Notre objectif en ce bel après-midi était simplement d'être – d'avoir la conscience d'être simplement entre nous. Nous avons cheminé dans nos passés afin que nos mémoires conservées soient celles que nous avons décidé de garder en nous, et non celles que la peur avait fait entrer et inscrites en nous. Nous nous sommes remémoré des extraits très précis d'émissions de télé et avons chanté des chansons d'artistes qui nous avaient appris à bien aimer, à bien haïr, à jurer comme les pires brigands et à souffrir comme de vraies dames.

Nous nous sommes raconté nos mauvais coups à l'école, et ce qui demeurait dans notre subconscient d'avoir été exposées aux nombreuses manières qu'ont les médias de répéter la même chose – et après que les enseignantes et les nonnes à l'école nous aient abreuvées d'histoires nous incitant à nous identifier et à nous approprier les aspirations de Cendrillon pour nos propres vies. Cela donnait le ton pour le reste de notre histoire : le drame de la fille pauvre et

affaiblie qui ne s'accomplira entièrement que par un acte qui la sauvera de sa condition. Et cet acte ne pourra que prendre la forme du regard d'un homme qui est, au minimum, blanc, méritant ainsi ce qui est entre nos cuisses – sa « principale aspiration » – et « la réalisation parfaite de nos rêves », ce qui nous était alors enseigné comme étant notre principale aspiration à nous aussi.

Nous étions trois, cet après-midi-là. Nous avons chacune été élevée dans une région différente du pays, mais il était absolument fascinant de néanmoins pouvoir citer des extraits de chansons et des situations de séries télévisées, qui – comme nous l'avons compris en apprenant à nous connaître – partageaient des codes ou des symboles répétés, à quelques différences près, dans nos maisons, dans nos premières relations et dans nos quartiers et nos écoles. Élevées par des « drames » (n'est-ce pas ainsi que l'on appelle ce genre si populaire?) dans lesquels plus on souffre plus on est méritante, la question de « comment et dans quelles situations est-il acceptable ou légitime de souffrir » devient un étalon important de la manière dont la personne qui souffre devrait être considérée, ce qu'elle devrait faire et qui elle devrait être. Certaines d'entre nous étions parvenues à nous libérer et à « apprendre » une définition de l'amour qui ne pouvait être apprise qu'à l'âge adulte, brisant toute illusion et acceptant le péché naturel. Et prenant conscience de la production industrielle d'une vierge, à qui nous pouvions refuser de ressembler car elle n'avait pas sa place dans notre entendement, et de la déception qu'apporte cette aliénation.

Après avoir chanté, nous avons examiné nos premières explorations sexuelles. Je n'avais jamais pensé que la plupart des gens en faisaient l'expérience avant l'âge de neuf ans et que, même à l'âge adulte, ces expériences et ces mémoires demeurent un fardeau encombrant. Même aujourd'hui, dans des milliers d'endroits, des millions de filles et de garçons voient leur innocence mise à mal par un manque de confiance et l'ignorance que nous affichons lorsqu'elles et ils tentent d'explorer leur corps. Blâmer la curiosité est un mécanisme de contrôle radicalement efficace. Nous sommes revenues sur les brèves conversations que nous avons eues lorsque nous avons changé l'histoire de nos vies, passant de Noires maudites à une perspective qui nous a permis de renaître. Nous avons évoqué le souvenir du nombre conséquent



“

Elle apprit qu'il fallait qu'elle prenne soin de son ventre en gardant ses tissus au chaud, pour éviter le froid qui entre par cette partie plus souple sur le dessus de la tête, par les pieds, par les oreilles, afin de ne pas avoir mal, et particulièrement lorsque l'on a ses règles. Pour ce faire, il faut prêter attention à ce que l'on mange, à la manière dont on s'habille et à la manière dont on marche, car tout cela est en lien avec la santé des filles. La femme âgée ajouta que son grand-père dévoué lui avait également enseigné que les crampes étaient plus fréquentes depuis que les sols des maisons n'étaient plus en terre battue ou en bois. Depuis le béton et le carrelage, ces matériaux qui permettaient au froid d'entrer dans la maison par les pieds, les tensions dans les tissus du ventre augmentaient également.

de tantes et de cousines qui avaient quitté leur maison, leur centre, leurs racines, à la recherche d'un avenir à l'extérieur, ailleurs.

L'avenir a un coût : il exige que les relations qui ont marqué notre enfance soient refaçonnées et jetées dans l'oubli. Ce sont nos fondations, mais elles ne sont pas pertinentes si nous voulons continuer à avancer. Pour nous, avancer était synonyme d'apprendre par cœur ce que nous nous faisons à nous-mêmes avec les occasions que nous trouvions ailleurs. Parce que c'est ailleurs, et non en nous, que se trouvent ces occasions, que nous sommes disponibles, que nous devons être à *l'extérieur*. Cependant, pour beaucoup de nos tantes et de nos cousines, le coût des rares occasions de s'inscrire et d'assister à des cours du soir ou de prendre un congé sabbatique du travail domestique était celui de devenir la première expérience sexuelle de proches qui vivaient dans l'avenir. Un avenir pour lequel d'autres avant elles avaient également payé, et dont elles avaient déjà oublié le prix. Cette exigence de paiement arrivait avec la même ponctualité que celle de la facture d'électricité. Nous n'accepterons pas cet héritage.

Il y avait, en Colombie et en Amérique latine, un manuel de bonnes manières intitulé *La urbanidad de Carreño* (Le manuel de bonnes manières de Carreño). Sa lecture était obligatoire dans les écoles publiques et privées jusque dans les années 1990. Ce manuel conditionnait la manière dont les corps étaient perçus et ma mère, accueillie et élevée par des nonnes carmélites, le *connais-*

sait par cœur. La première fois que je l'ai lu, j'ai dû m'arrêter à plusieurs reprises pour me frotter le ventre qui me faisait mal tant je riais. Il contient des instructions ridicules telles que : prenez une douche les yeux fermés et éteignez la lumière lorsque vous enfiler votre chemise de nuit. Différents chapitres traitent de la manière de se comporter à la maison, dans la rue, et lors d'un dîner ou d'un déjeuner public – soit les normes du bon goût et du savoir-vivre. La base éthique pour les bons citoyens était l'urbanité qui leur permettait de s'éloigner de la ruralité. Ce même manuel précisait que de saluer un proche de l'autre côté de la rue en criant n'était pas acceptable; les bonnes manières nous dictaient de traverser la rue. De la même manière, les hommes doivent retirer leur manteau et le mettre sur des flaques d'eau lorsqu'ils sont accompagnés par une femme, afin qu'elle ne mouille pas ses chaussures. Je pensais à la manière de saluer quelqu'un de l'autre côté d'une rivière, et au fait qu'il fait si chaud où nous vivons que nous ne portons pas de manteau.

L'auteur de ce manuel, Monsieur Carreño, est le contraire du grand-père d'une dame âgée née à Turbo. Elle me raconta un jour que son grand-père était un homme sage, qui lui avait parlé de l'accouchement et de la manière de prendre soin de son corps. Elle apprit qu'il fallait qu'elle prenne soin de son ventre en gardant ses tissus au chaud, pour éviter le froid qui entre par cette partie plus souple sur le dessus de la tête, par les pieds, par les oreilles, afin de ne pas avoir mal, et particulièrement lorsque l'on a ses règles. Pour ce faire, il faut prêter attention à ce que l'on mange, à la manière dont on s'habille et à la manière dont on marche, car tout cela est en lien avec la santé des filles. La femme âgée ajouta que son grand-père dévoué lui avait également enseigné que les crampes étaient plus fréquentes depuis que les sols des maisons n'étaient plus en terre battue ou en bois. Depuis le béton et le carrelage, ces matériaux qui permettaient au froid d'entrer dans la maison par les pieds, les tensions dans les tissus du ventre augmentaient également.

Encore une surprise. Il y avait une telle distance entre Don Carreño et le sage grand-père en termes de conscience de la vie – aussi grande que les injonctions à bien se comporter qui brident nos impulsions et nos sens, même le bon sens commun qui valorise la santé. C'est alors que je compris une des manières selon lesquelles le béton empêche la terre de respirer, et nous en empêche également par le fait même. Je n'avais pas réalisé qu'il y avait, et qu'il y a toujours, une architecture et des matériaux pour prendre soin de nos corps. En Colombie, et dans d'autres pays, les matériaux utilisés pour faire des maisons sont des indicateurs d'une pauvreté multidimensionnelle. Une maison construite avec du béton nous éloigne de la perception de la pauvreté. C'est là un simple exemple décevant de la manière dont le progrès nous incite à délaisser la relation entre

notre environnement et notre corps. Le bon goût et l'urbanité nous poussent à l'extérieur : pour avancer, mentent-ils, il faut aller là-bas.

Nous étions embêtées par la prise de conscience que ni nos mères ni nos pères ne nous avaient parlé des menstruations, sauf quand la tache brune avait déjà sali nos culottes. Ils avaient échoué à nous protéger contre la honte qui était supposée être un sentiment naturel lorsque nos menstruations avaient commencé. Et avec les menstruations venaient les crampes souvent supportées en silence, parce qu'il y avait du travail à faire; certaines de ces crampes étaient dues à des kystes, des hématomes ou des fibromes qui avaient tué les grands-mères qui avaient découvert et oublié les traitements de soins, puis s'était oubliées elles-mêmes. L'haleine de nos mères et de nos pères devenait de plus en plus froide, mais l'Extérieur frigorifiait la familiarité et, au lieu de réchauffer nos ventres, exprimait des jugements avec des conseils qui semblaient être des avertissements à propos de *la seule chose qui importe aux hommes*. Ceci s'appliquait à tous les hommes – légitimant ainsi le rôle de pillage du phallus, comme si sa seule option était de prendre ce que nous avons entre nos cuisses. Les nombreuses versions de cette vérité étaient remplacées par une naturalisation inamovible et fortement ancrée : dire à toutes les femmes que nous devons nous préserver pour l'un d'entre eux, pour celui qui introduira le premier son pénis en nous, pour celui qui nous donnera quelque chose en échange, et que *nous sommes des femmes uniquement car nous aspirons à, et nous le laissons le mettre en nous*. Quand j'étais une petite fille, j'ai exploré des petits pénis et des petits clitoris et, entre les séances de jeux entre filles, la question chuchotée était : à qui le tour de jouer l'homme et à qui le tour de jouer la femme? Et la réponse : les débuts de petits orgasmes, peu importe avec qui. Je suppose que la même chose doit se passer entre les corps de

“

Je compris une des manières selon lesquelles le béton empêche la terre de respirer, et nous en empêche également par le fait même. Je n'avais pas réalisé qu'il y avait, et qu'il y a toujours, une architecture et des matériaux pour prendre soin de nos corps.

garçons.

Les expériences et les explorations de nos tantes, nos cousines et nos proches portaient essentiellement sur le corps et sa nudité en tant que tabou. Elles évitaient de l'exprimer et de le nommer, au point de le couvrir, de donner de nouveaux noms à ses excrétiions, ses expulsions, sa procréation et, juste entre nous les femmes, ses fonctions de réception. J'ai entendu un jour une femme âgée dans un atelier de formation dire que lorsqu'elle vivait avec sa grand-mère, son souvenir était que cette vieille femme dormait en gardant un œil ouvert, avec un fusil posé sur son matelas. Le bruit le plus ténu dans la nuit suffisait à ce qu'elle empoigne son arme et vise. C'est là une situation courante en Colombie Pacifique, où certains comportements très néfastes sont normalisés. Des hommes mariés ou célibataires qui aiment bien une jeune femme pénètrent dans sa chambre la nuit – on appelle ça la *gateada*. Et cela n'est pas sans risque : si les tenant-es de l'autorité dans la famille réalisent ce qu'il se passe, qu'il s'agisse d'un abus ou non, l'homme peut être blessé, voire tué.

Cette habitude de faire sa propre loi n'a cependant jamais mis un terme aux *gateadas*, même encore aujourd'hui. Lors de ce même atelier – comme je le répétais à mes sœurs – d'autres participantes dirent que ni elle ni leur mère ne laisserait leur fille seule avec leur père à l'heure du bain, à moins que les filles ne portent un sous-vêtement. Je me suis alors souvenue de la voix de mon père me disant, lorsque j'avais sept ans, *ta mère ne m'a jamais laissé te donner le bain*. Après avoir parlé de cela, une autre femme répondit que, au contraire, son père l'a baignée toute nue dans la cour de sa maison d'enfance jusqu'à ses sept ans, puis son frère aîné le fit jusqu'à ses neuf ans. Elle ne sentit jamais quoi que ce soit de bizarre à la manière dont ils la regardaient; pour eux, c'était là simplement une autre tâche consistant à prendre soin de l'enfant la plus gâtée de la maison. Elle se souvient avoir été vue pour ce qu'elle était : une enfant fille, une enfant sœur, qui n'aimait pas l'eau.

Les enfances, à nouveau, hier comme aujourd'hui. Nous avons été surprises par cette histoire qui nous a réconfortées. Même moi j'avais vu que les choses étaient différentes ailleurs; le père de ma fille lui a donné son bain dans la baignoire jusqu'à ce qu'elle soit âgée d'environ deux ans. Même avant ses deux ans, il lui donnait de légères tapes sur les fesses, vers le haut, pour les faire grossir, disait-il. Nous pourrions ici parler de dimensions supplémentaires de la manière dont nous construisons nos corps, mais c'est là une tout autre histoire. Pour moi, il s'agissait d'une tâche de soins, parmi les nombreuses autres, que nous avons décidé d'un commun accord de répartir entre nous, avant même la naissance du bébé. Et la décision de ne pas considérer chaque homme comme

un violeur en embuscade ne signifie pas que ce ne sont pas des violeurs, mais plutôt qu'ils peuvent arrêter de l'être. Il y a également des hommes et des corps masculins qui ont été élevés à ne jamais être des violeurs.

Cela a toujours cours. C'est arrivé à une de nos amies et à ma propre fille. Je me suis dit : comment se fait-il que certaines femmes soient en couple avec des hommes à qui elles ne peuvent pas faire confiance pour prendre soin de leur fille? Je suis sûre que ma mère aimait mon père. Et, bien qu'on ne parle que rarement de la femme qu'elle était avant de devenir ma mère, je sais que ces expériences d'abus ne peuvent être comparées à la brutalité et à la tolérance exagérée envers celles d'aujourd'hui. Mais cela demeure une décision que de nombreuses femmes dans de nombreux lieux prennent, ce qui entraîne d'autres questions. À quelle fréquence, combien de fois, ont eu lieu les cas d'abus dans nos familles élargies pour que les femmes interdisent de manière ouverte, ou de manière imperceptible, à leurs partenaires de donner le bain à leur fille? Est-ce que cela est en lien avec la surexposition médiatique à laquelle nous sommes soumises et soumis dès notre naissance? Qu'est-ce qui délite les liens familiaux et les transforme en simples échanges de satisfaction corporelle? Est-ce que cela tient à la proximité des valeurs urbaines qui portent tant d'attention aux bonnes formes des corps des femmes en tant qu'objets de désir, et poussent les corps masculins à se comporter comme des propriétaires et des conquérants, remplissant la mission de mimétisme des représentations médiatiques pour être rassurés dans leur identité? Est-ce le béton et d'autres codes, comme les bonnes manières de Carreño, qui les font perdurer? Est-ce encouragé par le besoin d'oublier certaines relations comme prix du progrès, cette insistance à « faire pour l'extérieur »? Que se passe-t-il avec ce que nous avons appris à notre époque, celles et ceux qui, en secret ou non, se sont adonné.e.s à des explorations sexuelles en tant qu'enfants? Cela a-t-il été effacé par la culpabilité? S'agissait-il des graines de méfiance et de honte en nous-mêmes? En effet, ne s'agit-il pas là de possibilités d'apprentissage dans lesquelles avoir confiance, comprendre la nudité des corps comme faisant partie du respect de soi-même et des autres? Ces questions émergent dans des espaces de confiance, où la peur de dire ce que l'on pense et ce que l'on ressent est chassée par l'intention de l'accompagnement. J'imagine combien nous sommes, dans tous les coins de cette planète, et je suis certaine que ce ne sont pas de nouvelles questions, que les messages qu'elles contiennent sont répétés, et que l'on se trouve à vivre dans les réponses.



IMPRESSION COLLECTIVE D'AMOUR

*La conspiration du cercle des écrivain·e·s |
Wazina Zondon*



Également connue sous le nom de Réseau de recherche Teta, *la conspiration des écrivain·e·s* a été fondée en 2021 dans le cadre des cercles d'écriture hebdomadaires de Kohl. Le Réseau est un groupe transnational d'écrivain·e·s queer et féministes qui se consacrent à l'écriture, à la réflexion et à la création de monde collectifs. Les membres de la conspiration sont : Ahmad Qais Munhazim, Ahmed Awadalla, Alina Achenbach, Barbara Dynda, Cindy Salame, Dalal Alfares, Debarati Sarkar, Farah Galal Osman, J. Daniel Luther, Jean Makhouta, Lina Koleilat, Hanna Al-Taher, Maria Najjar, Maya Bhardwaj, Madhulika Sonkar, Malek Lakhal, Myriam Amri, Niharika Pandit, Nour Almazidi, Roya Hasan, Sara Elbanna, Sara Tonsy, Sherine Shallah, Wazina Zondon et Zenab Ahmed.

Wazina Zondon (wazina.com) est une Afghane élevée à New York. Elle centre son travail de recueil d'histoires et de narration sur les souvenirs collectifs et les rites de passage dans la diaspora. En tant que performeuse informelle et indisciplinée, Wazina est la co-présentatrice de *Coming Out Muslim : Radical Acts of Love* (Coming out musulman : des actes radicaux d'amour), une performance de son homologue créative et sœur en spiritualité, Terna Tilley-Gyado. Elle travaille actuellement sur *Faith : in Love/faith in love* (Foi : en amour / Foi en l'amour), travail qui (re)trace l'histoire d'amour de ses parents et l'empreinte d'amour héritée de sa famille.

L'amour est sur le marché noir en enfer
car l'amour est un acide
qui ronge nos barres de fer.

Mais toi, moi et demain,
on jure en se tenant la main
que les luttes se multiplieront.

La scie à métaux a deux lames.
Le fusil a deux canons.
Nous portons la liberté en notre sein.
Nous sommes un complot.

Il est de notre devoir de lutter pour la liberté.
Il est de notre devoir de vaincre.
Nous devons nous aimer et nous soutenir mutuellement.
Nous n'avons rien d'autre à perdre que nos chaînes.

« Love » d'Assata Shakur

« Si on peut hériter de traumatismes, peut-on aussi hériter d'une impression en lien avec l'amour? »

Voilà la question que pose Wazina Zondon dans son récit de souvenir collectif [Loveprint](#). *Loveprint* est une déambulation, un chevauchement, un détour qui (re)crée, là où se rejoignent les entrevues et les essais personnels, nos histoires de famille et nos connaissances sur l'amour, les relations de couple et les aventures amoureuses. Sur les conseils de Wazina, la conspiration du cercle des écrivain·e·s s'est retrouvée autour d'une tentative de reproduction de cette épreuve littéraire, sous la forme d'une écriture collective dans laquelle nos différentes histoires, nos genres et nos identités sexuelles se complètent et se contredisent. Nos voix empiètent les unes sur les autres, les unes complètent les phrases des autres et nous créons une conversation, un mémorial, des morceaux de nous qui parlent à un « nous ».

Quelles sont les origines de ton impression d'amour?

Je suis ce que l'on appelle un « joyeux accident ». Il y aurait beaucoup à dire à ce propos – une vie accidentelle, mais dans le même temps totalement voulue.

Je sens que cela a façonné ma manière d'aimer. Je ne tombe pas simplement amoureuse, je prends le risque de la glissade qui me fera tomber. Ça a peut-être fait de moi une *amor fati*.

On m'a dit que je n'étais pas une enfant voulue. Donc, j'ai grandi et je suis devenue une adulte non voulue. Les origines de mon impression d'amour viennent d'avoir été éternellement non bienvenue. Je ne suis pas le fruit d'un amour ou d'une quelconque émotion joyeuse, mais bien plutôt de douleur et de fardeau. Je n'ai pas d'impression d'amour – du moins pas dans ce sens-là.

Je sais avec certitude que mes parents se sont aimés à un moment, mais la santé mentale est un tel démon – si personne ne lui tient tête, il n'y a pas de gagnant.

Je n'associerai jamais « l'amour » à mes parents ou à la famille normative. En grandissant, l'amour était accompagné de tant de violence et de responsabilités que je n'avais pas demandées, et pour lesquelles je n'étais pas prête. Alors que mes parents « s'aimaient », c'était un éthos toxique de violence, de jalousie et d'insécurité dans lequel grandir. J'ai grandi avec une immense faim de stabilité, et c'est ce que je suis aujourd'hui. Je prends des risques, mais jamais dans mon « espace d'amour ».

Je ne sais pas pourquoi ma mère a choisi d'accueillir une enfant (moi) en son sein. *Elle ne m'aime pas sous cette forme.*

Ma mère me dit que si je dois penser à « trouver » l'amour, je ne devrais jamais prendre son mariage en exemple. Mon impression d'amour vient au contraire des chiens que j'éleve depuis deux décennies (18 ans précisément). Le contraire est également vrai – ils m'ont élevée. Je comprends de mieux en mieux cet amour et ses différents niveaux, en leur compagnie.

Je n'ai pas découvert l'amour avec une « impression ». Dans notre maison, nous ne parlons pas d'amour. J'ai dû m'enseigner à aimer. J'ai dû y travailler dur. Malgré cela, j'échoue et malgré cela, je continue d'essayer et d'échouer tous les jours. *L'échec est peut-être mon impression d'amour.*

Mon impression d'amour est l'attention, la chaleur et la compréhension que je donne aux personnes qui m'entourent, qu'il s'agisse d'un

inconnu, d'une amie, d'une proche ou d'une amante. *Mon impression d'amour est politique – sans calcul et sans réflexion.*

Je suis né·e sous une pluie de bombes.
*Mon impression d'amour est le négatif
de ce moment-là.*

Leçon tirée de l'amour

J'en sais plus sur ce que l'amour n'est pas que je n'en sais sur ce qu'est l'amour.

L'amour, ce n'est ni l'anxiété ni la panique.

L'amour, ce n'est pas de demander la permission de vivre ou de respirer. C'est toujours à propos de l'amour et il n'y a pas d'amour sans liberté.

Tout ce que l'on fait, on le fait avec le cœur, sauf l'amour. L'amour, c'est se servir de son esprit.

Je crains parfois que le langage de mon amour ne se perde dans la traduction.

--- *Il y a de nombreuses manières
de cartographier les origines
de
la manière de ne pas
aimer
aimer juste assez
aimer beaucoup trop
aimer un peu
perdre un peu
à l'amour
à l'amour perdu ---*

Je ne supporte pas l'idée du couple. Je ne supporte pas l'idée de vivre seule en vieillissant non plus. Je suis fatiguée de tout faire toute seule, de déménager seule, de payer le loyer et les factures toute seule... Je m'imaginer avoir un arrêt cardiaque toute seule, et ça m'effraie. Je n'ai absolument pas envie de « me mettre en couple ». Je veux un monde où je peux épouser une amie, acheter une maison avec une amie, ne pas avoir de rapports sexuels.

Aimer plusieurs personnes ne corrompt absolument pas l'amour partagé à deux, et que l'amour soit romantique ou non n'est vraiment pas si important que cela.

Lorsque je réfléchis à l'état déplorable de mes relations, je me rends compte que je suis dans le type de relation auquel on m'a formée. Malgré toute ma « radicalité », je n'ai toujours pas désappris les foutues normes de genre.

Mon besoin de stabilité ne me semble pas « assez radical ». Je veux sortir de cette catégorisation. Je veux quelque chose que je n'ai jamais eu. Je veux le rendre beau. Je veux me sentir belle et en sécurité – et seule la stabilité me procure ces sensations. Sûre, hors de danger, savoir que le foyer n'a rien à voir avec la violence ni les tensions.

--- Impression d'amour – j'aime sentir les livres pour voir où ils ont été imprimés
Je tente de réfléchir à l'origine de ma compréhension et de ma pratique de l'amour
A-t-on besoin d'origine, n'est-ce pas pareil à la pureté? Pas de pureté ni d'origine de l'amour.
Pourquoi est-ce la compréhension et la pratique, et non « l'émotion » qui vient à l'esprit? ---

Lorsque j'appelle mes parents, je ne raccroche pas après que l'on se soit dit au revoir, pour pouvoir entendre les bruits de la maison.

De quoi avons-nous besoin pour être/nous sentir aimées dans la mort?

Lors de mon enterrement *sunni*, je veux que toutes les femmes et tous les hommes se rassemblent pour mon enterrement. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de ne pas pouvoir dire au revoir à des morts d'un autre sexe? Il sera *sunni* parce que ma mère voudrait qu'il le soit. Il sera écologique – pas besoin de pierre tombale. J'adore tous les rituels funéraires. Le Coran c'est bien, mais je veux aussi de la musique. J'aime vraiment Asmahan, Oum Koulthoum et The Stones Roses.

J'ai une liste de musiques pour la semaine, du lundi au vendredi. Et deux autres pour la fin de semaine : une pour les samedis et une pour les dimanches. Je voudrais que celles et ceux qui m'ont aimée mettent la musique que j'écoutais, en respectant les jours – avec une légère tolérance tant que l'on respecte les listes de musiques.

Je veux être entourée par la ou les personnes qui m'auront aimée, même pour un bref instant. En musique et entourée de bouquets de fleurs coupées. Je ne veux pas qu'on me trouve morte; je veux mourir en riant avec des êtres aimés.

Je veux que l'on se rappelle de moi comme de quelqu'un qui aimait.

Je n'ai pas besoin de me sentir aimé·e dans la mort. J'ai besoin que les gens autour de moi sentent que je les aimais, même après ma mort. Être aimé·e dans la mort a à voir avec les personnes en vie. Donc, je pense davantage à la manière dont nous nous rassemblons en tant que communauté vivante et aimante au moment du décès de celles et ceux que nous aimons et avec qui nous vivons. À comment nous gardons leurs souvenirs en nous. À la manière dont nous devenons des archives de leurs vies.

--- Parfois, on ne peut aimer les gens que dans leur mort ---

Je dois revenir en arrière à l'idée du corps connecté à un espace. Ma famille est très réduite et, bien que ne venions pas de différents endroits, c'est comme si chaque génération était partie dans un nouveau lieu. C'est peut-être la raison pour laquelle la mort n'est pas reliée à un endroit spécial, à un cimetière. Il est courant dans notre famille d'enterrer les morts sans nom ou pierre tombale, ou de disperser les cendres dans le vent. Je me sens apaisée par ce genre de commémoration sans lieu fixe. L'idée que mes cendres puissent fertiliser une nouvelle vie me donne le sentiment d'être aimée, d'être remémorée par la re-création. Ma grand-mère est décédée en début d'année du fait de complications suite à la vaccination. Deux heures après son décès, ma famille riait aux larmes en repensant aux blagues qu'elle faisait, à sa manière hilarante de raconter des histoires. Nous avons ri et l'avons aimée, et c'était comme si elle était à nouveau assise avec nous. Voilà ce qui me ferait me sentir bien – pouvoir fertiliser les sols, fertiliser les conversations et une commémoration collective.

*--- Il y avait
Deux rues dans lesquelles*

*Je marchais
Je courais
Je jouais
Je demeurais*

*Il y avait
Cinq heures pendant lesquelles
Le soleil était chaud
Le ciel était bleu
La terre était verte*

*Il y avait
Une fleur que je pouvais
Sentir
Toucher
Pincer
Écraser*

*Il y avait
Les amies que je pouvais
Caresser
La nourriture
Que je pouvais
inhaler
La langue
Qui me glissait des
lèvres*

Il pourrait toujours y avoir

Tous ces nombreux lieux

Et des choses

Et des gens

Après moi ---

Peut-être qu'une promesse que je serai « spatialement commémorée » en tant que plante et soignée à tour de rôle, jusqu'à ce qu'elle devienne un arbre, serait suffisante. Pas de

nom, pas de plaque – juste la plante/l'arbre, et savoir qu'on en prendra soin. Quant à mon corps, je veux qu'il soit incinéré sans aucune forme de rituel et que les cendres de mes os soient libérées dans la mer d'Arabie.

J'ai besoin que l'on traite mon corps aussi subversivement qu'il a vécu.

Je ne veux pas être enterrée à côté de ma famille. Dans ce petit tiroir à côté de toutes les personnes qui ne m'ont jamais connue. Coincée dans la mort comme je l'ai été dans la vie. Je veux être incinérée, et que mes cendres soient finalement libres.

Je veux être autorisé·e à passer, pas pendre dans l'entre-deux, pour être une présence, un processus actif, un trépas.

Je vous demanderai de :

- me libérer et de me laisser passer
- ne pas laisser la nostalgie entacher ce moment parce que je ne demanderai que la normalité de vos expressions
- j'ai déjà récupéré les petits aperçus et rangé de côté les petites et grandes manières que vous aviez déjà de m'aimer pour pouvoir tenir. Je me suis maintenue en vie avec
- définir une durée limitée pour faire votre deuil
- vous rappeler qu'il n'y a pas de séparation dans la beauté d'aimer; elle est infinie et elle se régénère sans le corps

Je veux que l'on se souvienne de moi pour l'amour que j'ai mis dans ce monde. Je veux que mon corps soit donné, et que mes organes continuent d'alimenter l'amour d'une ou d'autres vies.

--- L'odeur du jasmin ---

REMERCIEMENTS

Equipe de rédaction

Co-editeurices

Chinelo Onwualu
Ghiwa Sayegh (Kohl)

Création graphique et illustration

Sophia Andreazza

Stratège des communications

Zuhour Mahmoud (Kohl)

Editrice de la langue arabe

Sabah Ayoub (Kohl)

Responsable de la traduction

Maya Zebdawi (Kohl)

L'équipe de AWID

Nana Darkoa Sekyiamah
Lola Silva
Kamee Abrahamian
Tanya Lallmon
Maria Olivo
Marianne Asfaw
Ana Abelenda

Version française

Traduction

Camille Dufour
Morgane Boëdec

Relecture

Nathalie Thériault

Traduction arabe

Lina Yahya
Marina Samir
Maya Zebdawi
Nidal Majeed
Rania El-Ghazal
Rola Alaeddine
Viviane Akiki

Version espagnole

Traduction

Verónica Torrecillas
Gabriela Adelstein
Maria Luisa Peralta
Alejandra Sarda
Gabby De Cicco

Relecture

Alejandra Sarda
Gabby De Cicco
María Eugenia Martí

Portuguais vers anglais

Traduction

Luiza Martello

Relecture

Shaina Greiff